TRAITÉ

SUR LES

MALADIES DES *Enfans.*

Par MICHEL UNDERWOOD, M. D. licencié dans l'art d'accoucher du College Royal des Medecins à Londres.

DEUXIEME PARTIE.

Contenant des Regles générales pour le soin et la conduite des Enfans dès le moment de la naissance.

" La mere veut que son enfant soit heureux, " qu'il le soit dès à présent, en cela elle a raison ; " quand elle se trompe sur les moyens, il faut " l'éclairer."

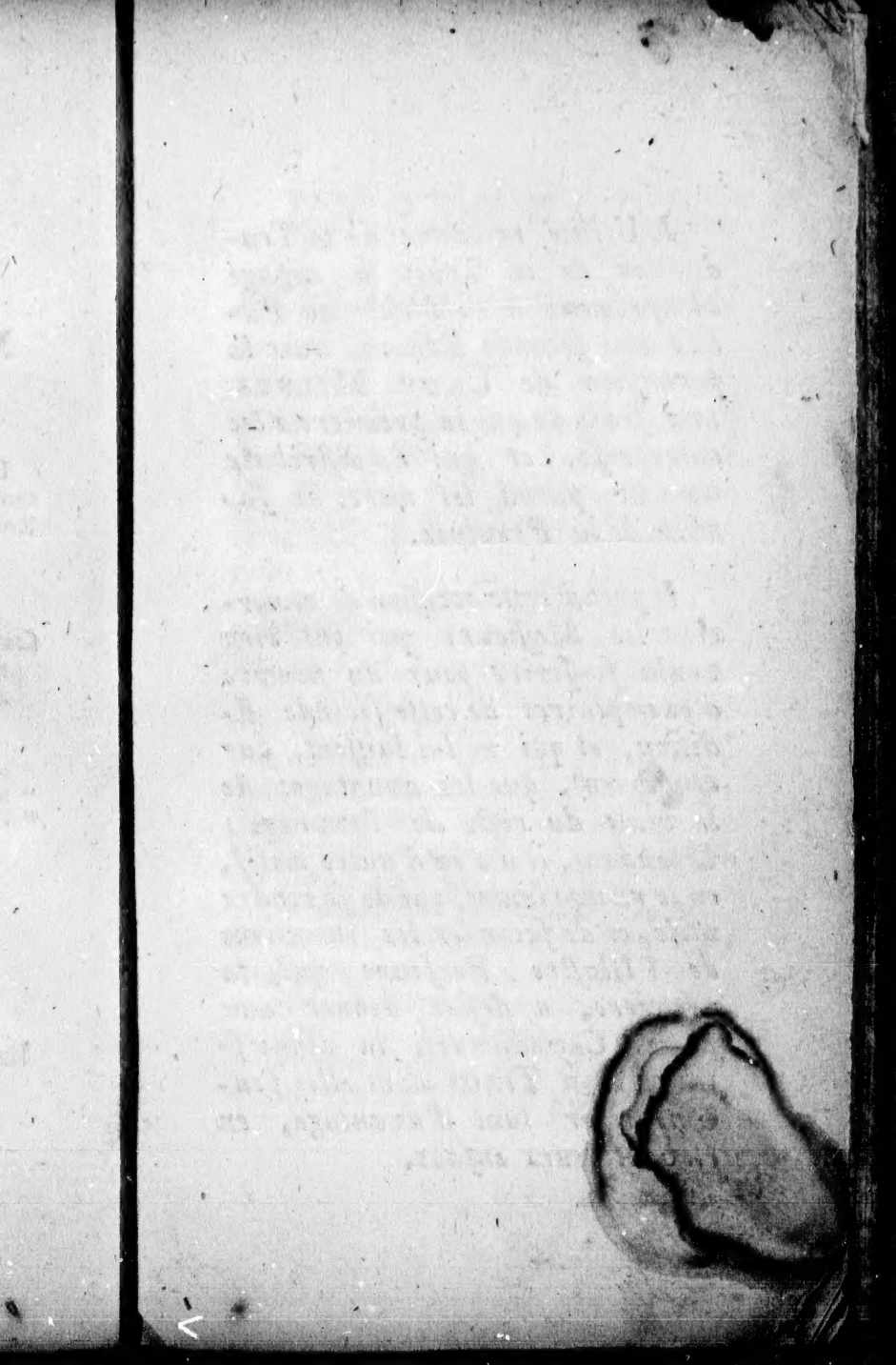
ROUSSEAU.

DEUXIEME EDITION.

QUEBEC:

Imprimé à la Nouvelle Imprimerie.

1803.



L'Utilité reconnue de la Traduction de ce Traité a engagé l'Imprimeur à en donner au Public une ſeconde Edition, avec la permiſſion de LADY MILNES, *aux frais de qui la premiere a été entrepriſe, et qui l'a diſtribuée* GRATIS *parmi les meres de famille de la Province.*

Il prend cette occaſion de remercier les Meſſieurs qui ont bien voulu ſouſcrire pour un nombre d'exemplaires de cette ſeconde Edition, et qui ne lui laiſſent, par conſéquent, que les avantages de la vente du reſte de l'ouvrage : Cependant, il n'a eu d'autre motif, en le réimprimant, que de ſe rendre utile, et de ſeconder les intentions de l'Illuſtre Perſonne qui, la premiere, a déſiré donner aux Femmes Canadiennes, la connoiſſance d'un Traité dont elles peuvent tirer tant d'avantage, en élevant leurs enfans.

UNDERWOOD

ſur les Maladies des Enfans.

CE Traité contient deux parties, dont la premiere comprend toutes les maladies de l'enfance, qui ſont ſpécialement du reſſort du Medecin ; et la ſeconde des Regles Générales pour le ſoin et la conduite des enfans, depuis la moment de la naiſſance, particulierement à l'égard de l'habillement, l'air, l'exercice et la diete.

On donne ici ſeulement la traduction de cette ſeconde partie, traduction qui n'a été entrepriſe que pour remplir les intentions bienveillantes d'une perſonne auſſi diſtinguée par ſes perfections que par le rang qu'elle occupe, LADY MILNES, la digne Epouſe de notre Lieutenant Gouverneur. Elle avoit paru déſirer faire connoître aux Meres Canadiennes la maniere de ſoigner les enfans en Angleterre, et les avantages qu'elles pourroient retirer, pour la même fin des directions fournies par ce petit

traité

traité ; et le Traducteur a saisi cette occasion, en répondant à ses vues, d'être de quelqu'utilité à ses compatriotes.

On s'est plus attaché à rendre le sens qu'à traduire littéralement cet ouvrage, qui, dans le dernier cas, eut été inintelligible par la différence de l'idiôme et le style particulier de l'Auteur ; et quiconque aura lu l'original conviendra de cette observation. On lui rendra, cependant, la justice qu'il mérite, en convenant qu'il est très bien écrit : et, quant aux vues bienveillantes de l'auteur et à la justesse de ses observations, il est au-dessus de tout éloge.

Ce sera donc avoir rendu service au pays que d'avoir répandu et fait connoître un ouvrage aussi recommandable, et malheureusement presque totalement ignoré.

Directions Générales

pour le traitement et la conduite

DES ENFANS

dès le moment de leur naiſſance

LE traitement des Maladies reflêchit certainement beaucoup d'éclat ſur la ſcience de la Médecine ; mais cette ſcience n'eſt pas ſeulement reſtreinte à cet objet : car, s'il eſt plus avantageux de prévenir les maux que d'y porter remede, l'art du Médecin ſeroit inférieur à tout autre, s'il n'embraſſoit ſeulement que la guériſon.

Dans le ſoin des enfans naiſ-

ſans, il ſe rencontre un ſi grand nombre de moyens de précaution, ſujets à la direction du Médecin, et qu'on ne doit pas négliger, que ce petit traité reſteroit imparfait, s'il étoit ſeulement borné à la cure de leurs maladies. Cette ſeconde partie ſera donc conſacrée à traiter de ces moyens, ainſi que de certaines indiſpoſitions paſſageres qu'on ne peut proprement ranger parmi les maladies ; et on eſpere que la mere y trouvera toutes les informations déſirables, ſans être inutilement fatiguée par des détails et des minuties. Sur les matieres importantes l'auteur a cru devoir montrer une fermeté convenable et néceſſaire, mais il n'a pas également inſiſté ſur des objets de moindre conſéquence, dans ce ſiecle beaucoup trop délicat, et

il

il n'a fixé aucune méthode particuliere qui ne put être ſuivie par la généralité. Si, cependant, on peut montrer de l'opiniâtreté dans une opinion, c'eſt à l'égard de la nourriture la plus convenable aux enfans naiſſans ; et il eſt néceſſaire de diſcuter cette partie avant d'aller plus loin, et de conſidérer le cas de ces enfans privés du ſein de la mere, et qu'il faut élever à la main.

Mais j'embraſſerois un ſujet beaucoup trop étendu, et qui outrepaſſeroit les limites que je me ſuis aſſignées, ſi j'allois juſqu'à détailler les inconvéniens réſultans de cette méthode d'élever les enfans ; et je me trouve heureux de voir, par des exemples récents, parmi les perſonnes de rang, que cet examen eſt moins néceſſaire aujourd'hui qu'il ne l'eût été

il y a quelques années. Il ſeroit impardonnable, dans un ouvrage de cette eſpece, de ne pas inſiſter ſur l'inſuffiſance de toute nourriture ſubſtituée à l'alaitement ; et combien il eſt convenable que l'enfant reçoive le ſein, et préférablement celui de ſa mere, lorſque ſa ſanté le permettra. La raiſon, l'inſtinct, l'expérience, tout conſpire à ſupporter cette opinion ; et quiconque voudra s'en rapporter aux faits, en demeurera bientôt convaincu. La nature indique ce moyen Toute la partie la plus noble de la création brute eſt qualifiée pour cet effet, et y obéit par inſtinct. La race humaine ſeule, en poſſeſſion de facultés plus diſtinguées, douée de la raiſon, pervertit ces avantages, en évadant les dictées de la nature et inventant des excuſes

afin

afin de s'y refuſer. Mais combien ſont puériles, dans le plus grand nombre d'inſtances, toutes les raiſons alléguées au contraire; et le Docteur *Armſtrong* paroit avoir erré d'une maniere ſinguliere ; car, quoiqu'en apparence il ſemble plaider pour l'alaitement des enfans, cependant, il abonde en argumens, dans beaucoup trop de cas, en faveur de la cuillere et du buberon. Il étoit peut-être aiſé de produire d'auſſi bons argumens pour empêcher de manger plus d'une ſeule fois dans la journée, parceque tant de perſonnes deviennent malades, en mangeant avec excès. Mais non ſeulement le lait de la mère eſt la nourriture la ſeule naturelle et la plus convenable pour les enfans, mais l'alaitement contribue au rétabliſſement de la mere, quand même

elle ne ſeroit pas en état de nourrir ſon enfant uniquement à ſon ſein, ou de continuer de l'alaiter autant de tems que l'enfant pourroit le requérir.

Malgré mon opinion, fondée ſur beaucoup d'expérience, je n'entends pas ſoutenir qu'une femme ſoit toujours en état de nourrir, même pendant le premier mois ; mais je ſuis également convaincu que pluſieurs femmes, qui ne s'acquittent pas de ce devoir, en ſeroient très capables ; et un grand nombre qui en avoient d'abord été découragées, ſe ſont laiſſées perſuader de le tenter après la deuxieme ou la troiſieme couche. Elles ont alaité leurs enfans pendant pluſieurs mois ; elles ont joui d'une meilleure ſanté pendant qu'elles ont nourri que pendant tout autre

tre tems, tandis que leurs enfans profitoient à merveilles.

Ainſi, outre les avantages qu'en retirent les enfans, il en réſulte d'autres à la mere, dont quelques uns méritent d'être particuliere-ment remarqués. Car par ce moyen elle évite, en prenant les précautions néceſſaires, les en-flammations et ſuppurations des ſeins, ce qui eſt conſtaté par la rareté de pareils accidents dans l'Hôpital appellé *Britiſh Laying in Hoſpital*, où preſque chaque femme nourrit ſon enfant ; car ſous l'autorité du Doct. *Nelſon* il paroit que de 4400 femmes qui y ont alaité leurs enfans, quatre ſeulement ont eu des abcès au ſein, encore ces femmes n'avoi-ent preſque pas de bouts de ſein, où y avoient déjà eu des abçès.

Ces avantages, ſi on doit y

croire, doivent engager, je me flatte, les Dames du haut rang, à montrer l'exemple, en rempliſſant le devoir le plus doux et le plus agréable, au moins pendant le premier mois. Mais je dois ajouter que toutes fois qu'elles voudront s'impoſer ce devoir pour un tems plus long, elles doivent prendre la réſolution de le faire d'une maniere efficace, ou elles feront tort à leurs enfans et perdront tous les avantages et les conſolations qu'elles avoient droit d'en attendre, ſi elles s'en fuſſent acquittées convenablement. Il eſt poſſible que je ne ſois point remercié de l'avis que je viens de donner, mais je ſuis certain d'avoir rempli mon devoir, en le propoſant.

Cependant, juſqu'à préſent, malgré tous ces encouragemens

préſentés

préſentés aux mères, la mode, ce tyran impérieux, a prévalu conſtamment ſur le bon ſens et les ſentimens naturels de pluſieurs, dont l'affection ne peut être ſuſpecte. On fait néanmoins un autre reproche à quelques autres, qui non ſeulement refuſent de nourrir leurs enfans, mais, tandis qu'elles commettent ce ſoin à une femme étrangère, abandonnent tout autre devoir; viſitent à peine la Chambre de leurs enfans et ne ſurveillent aucunement ceux qui en ont la conduite; de là proviennent tant de fautes dans la nourriture, l'habillement, l'air, &c. fautes qui ſe ſont inſenſiblement gliſſées dans les maiſons, même des perſonnes dont le rang dans la ſociété devoit procurer à leurs enfans tous les avantages réunis de

l'art-

l'art, joint à une attention ſuivie de la marche de la nature.

Il eſt une autre conſidération importante, et qui affecte l'humanité, ſur laquelle je ne ferai que toucher, attendu qu'elle tombe plutôt ſous la ſphère de l'écrivain philoſophe que ſous celle du Médecin, j'entends le ſacrifice que font de pauvres femmes, en abandonnant leurs enfans pour alaiter ceux des autres, d'où réſultent de funeſtes conſéquences pour leurs propres enfans, par la privation de leur mere et de ſon ſein, et les mauvais ſoins qu'ils reçoivent pendant ſon abſence. Rien ne peut compenſer pour eux cette perte, ni l'attention d'une autre femme, ni tout ce que l'on peut faire à leur égard dans leur ſituation critique et abandonnée. Ce qui

eſt

eſt une ſource de mal auquel on ne fait pas ordinairement attention, mais qui fait périr un grand nombre d'enfans chaque année ; objet de la plus grande importance au public et aux familles. Il eſt vrai que les Dames de rang font ordinairement tout ce qui eſt en leur pouvoir pour arrêter cette conſéquence naturelle et fatale ; elles prennent ſoin de l'enfant ainſi délaiſſé, et non ſeulement lui procurent le ſein de quelque femme, mais le conſiderent comme leur enfant adoptif, de ſorte, bien ſouvent, qu'après l'avoir généreuſement préſervé dans ſon enfance, elles lui continuent leur amitié et ne ceſſent de le protéger pendant ſa vie. Une telle charité ajoute certainement beaucoup de luſtre au rang; quoique peut-être les Dames ne

font rien en cela qu'elles n'étoient obligées de faire, ſuivant l'opinion de pluſieurs. Mais il n'eſt pas au pouvoir de chaque famille d'adopter cette conduite, quoiqu'il me fâche d'ajouter que beaucoup trop, qui n'en n'ont pas les moyens, ſuivent avec avidité et ſingent en tout les manieres des Grands, et ſe refuſent, encore plus criminellement et avec moins de néceſſité, à donner le ſein à leurs enfans, abandonnant le tendre devoir qui leur eſt impoſé par la nature.

J'éprouve un chagrin réel de trouver occaſion de faire des reflexions auſſi déſagréables ſur quelque partie d'un ſexe que je reſpecte, et ſur pluſieurs de mes belles et ſenſibles compatriotes. Cependant, je ne peux m'empêcher de ſoupçonner que toutes

fois

ſ is qu'une telle négligence exiſte, ſoit à l'égard de l'alaitement ou la conduite et le ſoin de leurs entans, et que le manque de ſanté n'en eſt pas la cauſe, ou quelqu'autre objection également bonne, on ne peut l'attribuer qu'à la dépravité de l'age qui pervertit inſenſiblement le goût, et corrompt le jugement de pluſieurs qui auroient le déſir de bien faire. Et la dépravité des mœurs, quant elle devient générale, eſt toujours conſidérée comme le ſymptôme le plus marqué d'un état qui s'avance vers ſa chute ; et tout ami de ſon pays doit en déſigner les traces autant qu'il eſt poſſible, au riſque de donner offenſe, principalement lorſque cette dépravité ſe montre plus à découvert dans certaines occaſions remarquables. *Tacite*, l'Hiſtorien Romain, ſe plaint

plaint de la dégénération de Rome de ſon tems (quoique cette époque ne fut pas la plus dégénérée) lamentant que dans les tems précédens, les graves Matrones ſoignoient elles-mêmes leurs enfans, comme étant leur premier devoir, mais actuellement, dit-il, elles les confient aux ſoins de quelques filles Grecques ou autres domeſtiques ſubalternes. Je déclare pourtant, avec beaucoup de ſatisfaction, qu'il n'y a point lieu dans ce pays à une plainte auſſi générale ; nous avons des exemples remarquables, et dans le rang le plus élevé, d'une conduite plus noble ; nous pouvons même en citer un pardeſſus tous les autres, que, s'il étoit copié, ſans exception dans la vie domeſtique, deviendroit la gloire de cet age et un bonheur pour la

génération naiſſante. Puiſſe-t-il avec le tems être généralement ſuivi par les claſſes inférieures! en attendant je m'occuperai à indiquer, autant que mes obſervations me le permettent, les moyens les plus efficaces, afin d'exercer cette partie importante du devoir maternel.

Il n'eſt peut-être pas mal de remarquer, en commençant mes obſervations, que la néceſſité des directions offertes dans ce traité, ainſi que celles préſentées par d'autres écrivains ſur le traitement et le ſoin des enfans, ne vient que du faux raiſonnement de ceux auxquels la conduite de l'enfance eſt ordinairement confiée, qui, au lieu d'être guidés par les ſimples dictées de la nature, ont ſuivi les règles de l'art, qu'ils ont fauſſement appliquées, ou les notions extravagantes

extravagantes de la routine ou de la ſuperſtition.

Nous voyons que les différentes eſpeces de la création brute agiſſent en mille inſtances d'une maniere plus prudente que nous ne le faiſons. Etant guidés uniformement par l'inſtinct, les animaux ſont conduits ſurement dans toutes leurs opérations. Pluſieurs quadrupedes, poiſſons, et même reptiles, ſemblent connoitre ce qui leur eſt propre dès le moment qu'ils viennent au monde, et ont aſſez de force pour ſe le procurer ; ou bien ils ſont guidés par la mère qui ſemble joindre quelque dégré de connoiſſance acquiſe par l'expérience à l'inſtinct dont elle eſt naturellement douée. L'Homme au contraire, qui eſt fait pour obſerver, a à peine aucun diſcernement inné; et conſéque m men

quemment ſon enfance s'écoule ſans qu'il puiſſe s'aider pendant longtems, ſans aucune idée pour ſe guider et ſans aucune force pour ſe conduire. Mais la Mère a la raiſon et le jugement en partage, elle doit juger pour eux, elle doit leur mettre à la main et à la bouche tout ce qui leur eſt néceſſaire. Quand donc la Mère abandonne le ſentier de la ſimplicité, ſe fait des regles arbitraires, le reſultât d'une fauſſe ſcience, au lieu d'être celui de l'expérience, ou qu'elle méprend la clameur de la mode pour la voix de la nature, la confuſion et la maladie doivent en être inévitablement les conſéquences. L'Homme réveillé par ces conſéquences déſaſtreuſes doit ſe hâter de retourner à la ſimplicité de la nature et au réſultât de l'obſervation, depouillée de tout

préjugé. C'eſt ce que nous tâcherons d'inculquer dans l'ouvrage que nous avons entrepris, aſſurés que les parens et les praticiens les plus judicieux, et qui ont eu le plus de ſuccès dans cette partie, applaudiront à notre intention et confirmeront la plûpart de nos obſervations.

Imaginons d'abord un enfant qui vient de naître, qui ſans doute dans cet inſtant exige notre plus ſérieuſe attention. On doit obſerver en premier lieu qu'il ne doit pas être expoſé à rien qui puiſſe trop violemment ou trop ſubitement affecter ſes organes. Sur quoi *Moſchion* et *Albinus* ont très à propos conſeillé qu'il ne fut point expoſé à une grande chaleur, ou à un grand froid, ou à un grand jour ou à aucunes odeurs trop fortes, quelques

ques agréables qu'elles soient à des adultes. L'attention se portera ensuite à le laver et l'habiller et à ces autres petits soins qui conviennent en ce moment. Et le premier lavage est de plus d'importance qu'on ne se l'imagine, étant de ces petites choses dont les écrivains et autres ne parlent presque point, et que plusieurs regardent, même, comme n'étant d'aucune conséquence : mais on ne doit pas toujours négliger des bagatelles, même s'en acquitter négligemment sans impunité. A l'égard des enfans des pauvres et de ceux nés dans les Hôpitaux, et autres endroits surchargés de monde, l'importance de les laver est encore beaucoup plus grande. La saleté laissée sur la peau étant une cause éloignée de quelques maladies

endemiques, ſouvent dangéreuſes, qui peuvent être prévenues par le lavage réitéré pluſieurs jours et de légeres frictions ſur la peau. Quelques enfans ſont auſſi couverts, beaucoup plus que d'autres, d'une matiere épaiſſe et viſqueuſe, qui tient à la peau et s'en détache difficilement, ce qu'il eſt néceſſaire d'effectuer par une autre raiſon, celle de faciliter la tranſpiration qui ne peut jamais ſe faire aiſément, quand la peau eſt, en aucune maniere, dans un état de ſaleté. C'eſt donc par cette raiſon que la nourrice doit vaquer à ce premier devoir de ſa charge ; et de quelqu'eau qu'elle ſe ſerve pour laver l'enfant, cette eau doit être impregnée de ſavon, et l'enfant bien frotté, particuliérement ſous les eſſailes, ſous les

jarrêts

jarrêts et dans les aines, où cette matiere viſqueuſe eſt ſujette à s'attacher. Pour cet effet, il ſeroit mieux de ne faire uſage d'aucune eſpece de graiſſe qui tend à boucher les pores et arréter la tranſpiration, ou il faut être au moins très ſoigneux de bien détacher cette graiſſe. Il ſeroit bien, dans la même vue, de répéter le lavage pendant deux ou trois jours, ce qui tendroit probablement à prévenir les rougeurs, les éruptions et autres affections ſemblables de la peau, ainſi que toutes autres maladies réſultantes du défaut de tranſpiration.

Quelque tems après la naiſſance, et quelquefois le lendemain, la plûpart des nourrices lavent l'enfant avec de l'eau froide, une pratique très fort recommandée

par le Doct. *Amſtrong*, ainſi que par pluſieurs autres praticiens. Mais, quoique perſonne ne ſoit plus ami que moi de tout ce qui peut fortifier le ſyſtême, je ne peux que déſapprouver cette pratique, que l'on entend ſubſtituer au bain froid ſans aucune diſtinction. Les bains froids agiſſent ſur un principe tout-à-fait différent ; et je déſirerois que preſque tous les enfans nés à Londres fuſſent baignés trois ou quatre mois après leur naiſſance, ſi la ſaiſon et autres circonſtances le permettoient,* ce qui certainement préviendroit et diſſiperoit pluſieurs de leurs maladies, Mais j'ai toujours été étonné de voir un foible enfant, qui n'a

* Il faut que l'enfant ne ſoit pas reſſeré, qu'il n'ait aucune fievre, où aucunes obſtructions internes.

encore

encore que quelques jours, peut-être le rejetton d'une mere délicate, qui n'a pas même la force de l'alaiter, plongé dans l'eau froide jusqu'aux reins et l'estomac, exposé nud pendant plusieurs minutes, peut-être au milieu de l'hyver (quand les enfans sont plus disposés à la maladie que ceux nés en été) et poussant un cri continuel, tandis que la tendre mere s'enfonce sous ses couvertures de lit pour ne pas entendre des gémissemens qui la chagrineroient. Je regarde cet acte comme étant une cruauté sans utilité, comme est cet ancien usage de faire prendre le bain froid à l'enfant en le plongeant une deuxième ou troisième fois dans une cuve d'eau,* tandis

* L'Auteur entend qu'on ne doit plonger l'enfant qu'une seule fois dans l'eau, et le retirer à l'instant.

que ce petit malheureux, la bouche béante, s'efforce de reſpirer : méthodes qui font naître les crampes, des coliques et tranchées, et une foibleſſe dans les extrêmités, mais bien rarement une augmentation de force : il n'eſt ſûrement pas mal à propos, en hyver, dans les premiers jours de la naiſſance, de diminuer la crudité de l'eau, quoiqu'étant froide elle puiſſe être utile à bien d'autres égards ; et toutes fois que l'on ſe ſervira d'eau froide, il ſera ſuffiſant, autant qu'il eſt néceſſaire pour la propreté, de laver l'enfant dans les parties qui ſont les plus expoſées aux écorchures et aux excoriations, l'eau froide étant certainement utile à cet égard. Dans cette vue non ſeulement les aines et les parties contigûes, mais auſſi les aiſſelles, les plis

du

du col et le derriere des oreilles, qui ſont ſujets à des échauffemens légers, doivent être lavés de tems à autre de la même maniere, et ſi l'échauffement ne ceſſe pas, on doit poudrer les parties avec un peu de poudre à cheveux ou de blanc de cérufe, ou bien on mêlera un peu de Vitriol blanc avec l'eau, ce qui guérira en peu de tems les excoriations, ſi elles ne ſont pas conſidérables. Si ces remedes n'avoient pas d'effet, on oindra les parties avec l'onguent rouge deſſicatif.* Cependant, lorſque l'eſtomac eſt dans un état d'acidité, durant le premier mois, particulierement quand l'enfant

* Ce remede a réuſſi en bien des inſtances, et eſt mal à propos tombé en déſuétude.

rend les ſelles très vertes, les parties enveloppées par les couches ſont affligées d'une excoriation incommode, appellée *intertrigo*, que l'on ne peut guérir par aucune application aſſéchante, tant que cet état continue. Je n'ai rien trouvé de ſi efficace, en ce cas, que de couvrir les parties avec cette peau mince que l'on trouve ſur le Rognon du Veau, ce qui les adoucit et rafraichit, juſqu'à ce que la cauſe du mal diſparoiſſe par les abſorbans convenables. Il eſt une affection mixte de cette eſpece, où ces parties ne ſont pas abſolument excoriorées, mais très dures, très douloureuſes et même enflammées. Cette affection ſemble ſe conſerver par la nature âcre des ſecrétions, quoique ces ſecrétions n'en ſoient pas proprement la cauſe.

cauſe. Dans ce cas, au lieu de laver les parties avec cette terre argilleuſe, appellée *Fuller's earth*, du gruau ou autres mixtions graiſſeuſes, une embrocation d'eau de ſureau, avec autant de lait bouillant pour lui procurer une chaleur modérée, eſt ſouvent d'une efficacité immédiate. Mais un grand moyen d'empêcher les enfans de s'échauffer, c'eſt de les tenir toujours ſecs et nets,† articles d'une ſi grande importance que j'aurois inſiſté plus longtems ſur ce chapitre, ſi je n'avois déjà de beaucoup excédé les bornes que je m'étois preſcrites. Il me ſuffit donc de dire qu'il eſt preſqu'impoſſible qu'un enfant profite, et même en ſanté, ſi on ne fait

† A cette fin on doit recommander aux pauvres gens d'ébouillanter les couches des enfans chaque fois qu'elles ſont lavées.

pas ſoigneuſement attention à ces articles, leſquels, ainſi que le manque de nourriture et d'exercice convenable ſont peut-être les principaux ſur leſquels les enfans des pauvres ont le plus grand deſavantage, et qui ſont conſtamment la cauſe qu'ils deviennent rachitiques et contrefaits.

Je ne ferai que mentionner ici une autre opération inutile, pratiquée par les nourrices. Celle d'exprimer le lait des ſeins des enfans nouveaux nés. Quelques enfans, un jour ou deux après la naiſſance, ont les ſeins extrêmement gonflés, durs et douloureux, contenant une eſpece de lait. Les nourrices s'imaginent leur faire grand bien en faiſant ſortir ce lait. J'ai ſouvent été choqué de voir une nourrice

nourrice frottant et même preſſant ces ſeins déjà dans un état d'enflammation, et continuant cette pratique pendant quelques minutes, quoique les cris des enfans expriment ſuffiſamment la douleur qu'on leur fait ſouffrir. Dans le cas d'enflammation, un cataplâme de lait et de pain eſt la meilleure application, mais ſi la partie n'eſt pas enflammée, elle n'a beſoin de rien, à moins que l'on ne veuille frotter cette partie avec un peu d'huile, avec une goute ou deux d'eau de vie, ou une petite emplâtre delitharge, qui reſtera ſur la partie juſqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même.

Ayant conſidéré ces précautions néceſſaires, je continuerai d'offrir quelques remarques ſur les erreurs dominantes dans l'habillement des enfans.

Au

Au premier aſpect d'un enfant nouveau né, il n'eſt perſonne qui ne ſoit frappée de l'idée de ſa foibleſſe et de ſon état de miſere ; cependant les méthodes que nous prenons pour le fortifier ſont ſouvent très impropres. L'enfant eſt foible et tendre dans ſon enfance, ainſi que tous les êtres qui nous environnent. Jettons les yeux ſur la nature entiere, depuis le bouton naiſſant de la fleur printaniere ou le tendre feuillage de la ſenſitive, juſqu'au jeune lion, ou a l'éléphant nouveau né ; ils ont tous le même dégré de foibleſſe et ne peuvent exiſter ſans quelque ſupport extérieur. Mais ils n'ont beſoin que de ce que la nature leur a préparé. Si une graine eſt jettée ſur un ſol convenable, elle n'a

beſoin

beſoin que des éléments qui l'environnent pour aſſurer ſa croiſſance et ſa maturité. Ainſi lorſque le tendre enfant eſt né de parens ſains, et qu'il eſt venu à terme, il eſt ordinairement aſſez fort ; la nourriture convenable et le bon ſoin ſont les élémens dont il requiert l'influence : ſi on les lui procure, il ne lui faut autre choſe.

Il eſt vrai qu'il eſt très foible, mais doit-il être emmailloté bien ſerré, ſous l'idée de le ſoutenir et de lui donner de la force ? c'eſt un amas de tendres vaiſſeaux dans leſquels doit circuler, ſans obſtacle, un fluide qui doit ſe diſtribuer également par-tout ſon corps. De là nous pouvons concevoir le danger de contraindre et preſſer une machine auſſi délicate, qui, avant ſa naiſſance, nageoit

geoit dans un doux liquide. Mais, indépendamment de cela, l'enfant demande d'être à l'aiſe et en liberté ſous bien d'autres égards. L'état de l'enfance (comme l'obſerve le Docteur *Gregory*) eſt impatient de reſtrainte, à cauſe de cette activité inquiete et turbulante qui accompagne la jeuneſſe, et lui fait déſirer d'être toujours en mouvement, et de voir tout ce qui l'environne en agitation.

Jettons de nouveau les yeux ſur les animaux, dont la conduite, pleine de ſagacité, fait ſi ſouvent honte à la nôtre. Il n'y a pas d'occaſion ſur laquelle ils ne ſemblent conſulter et faire ce qui eſt convenable ; et comme le but au quel ils tendent eſt toujours juſte, ils l'accompliſſent d'une maniere

certaine, et toujours en tems convenable.

Un oiſeau a-t-il deſſein de préparer un logement pour ſes petits, il eſt ſur de faire choix de la ſituation la plus propice, ſoit pour les défendre de tous dangers ou pour obtenir les ſecours dont ils ont beſoin ; s'il eſt néceſſaire de conſtruire un nid de matériaux groſſiers, afin d'obtenir plus de ſolidité, l'intérieur en eſt cependant garni de duvet. Le jeune nourriſſon s'y tient chaud et à l'abri, mais il eſt parfaitemet à ſon aiſe.

Je n'ignore pas que depuis pluſieurs années, cette très ancienne mode d'emmailloter les enfans bien ſerrés eſt tombée en déſuétude, ce que nous devons probablement, en grande partie, au Docteur *Cadogan*. Il eſt auſſi certain

certain que depuis vingt ans, la méthode qu'il a recommandée a été en s'améliorant, mais on peut encore la perfectionner ; et ſi toutes les mères dans le pays étoient parfaitement convaincues de ſes avantages, on verroit bientôt les enfans auſſi à leur aiſe le jour de leur Baptême, que lorſqu'ils repoſent la nuit dans leur berceau. Et que l'on me permette d'ajouter ici ce que tout praticien moderne a recommandé, ſavoir, que ſi on ſubſtituoit les cordons aux épingles, les médécins ſeroient rarement embaraſſés de rendre raiſon des cris ſubits des enfans et de leurs indiſpoſitions.‡

La

‡ Une Dame me raconta dernierement qu'un de ſes enfans, après des cris longs et

La nature ne connoit d'autre uſage des vêtemens que pour préſerver du froid. On ne doit donc envelopper l'enfant que d'une couverture molette et dégagée, qui ne peſe pas trop ſur lui et que l'on pourra orner ſuivant la fantaiſie, ſans lui faire aucun mal. Voilà probablement tout ce qui eut été fait, ſi cet objet eut été abandonné au jugement des parens, mais l'affaire d'habiller un enfant eſt devenue un ſecret qu'aucuns autres que des adeptes ne doivent prétendre d'entendre. Cependant l'enfant

et continuels, tomba dans des convulſions dont ſon médecin ne put jamais rendre raiſon, ni n'en reconnut-on la cauſe qu'après ſa mort, lorſqu'en lui ôtant ſon bonnet, qui n'avoit pas été changé à cauſe de ſa maladie, on découvrit une petite épingle qui étoit enfoncée dans la fontaine de la tête.

l'enfant lui même nous découvre le desavantage et les inconvéniens qui en résultent, par le bonheur et le plaisir qu'il exprime aussitôt qu'on le deshabille, et qu'il est doucement frotté. Il n'est que trop vrai que cet art d'habiller les enfans est devenu la cause de tant de tailles déformées, et, ce qui est pire, d'une très mauvaise santé pour tout le restant de leur vie.

Je ne crois pas nécessaire de rien ajouter ici pour recommander la propreté, à moins que ce ne soit pour m'opposer à cette idée commune qu'on affoiblit les enfans nouveaux nés, en les changeant fréquemment de linge, opinion abusive qui n'est fondée ni en raison ni en fait.

L'enfant naissant, étant habillé et ayant reçu les autres petits

soins

ſoins que j'ai recommandés plus haut, s'en trouve ordinairement tellement fatigué qu'il tombe bien vite dans un profond ſommeil. Nous le laiſſerons donc un peu ſe repoſer, tandis que j'enſeignerai à la mère les différens devoirs qu'elle doit remplir de jour en jour à ſon égard, juſqu'à ce qu'il arrive heureuſement à cet âge qui le met hors des dangers particuliers à l'enfance.

Dans la pourſuite de ce plan, nous rencontrons une variété d'objets, dont pluſieurs ne paroiſſent pas, au premier coup d'œil, d'une conſéquence bien importante en eux-mêmes, mais qui méritent pourtant qu'on y faſſe une attention ſérieuſe. Afin de les ranger dans une eſpece d'ordre, nous les claſſerons ſous

différens articles, appellés non naturels, tel que l'air, le manger et le boire, le ſommeil et les veilles, le mouvement et le repos, la rétention et la ſécrétion, et les paſſions de l'eſprit, qui ſont particulierement la cauſe de bien des maux dans les enfans ; maux qu'on peut ſouvent prévenir, en y portant une attention ſérieuſe.

Le premier de ces articles eſt l'air.

On a traité de l'importance de cet objet en parlant des maladies des enfans : j'obſerverai ici, d'une maniere plus particuliere, que l'age, la conſtitution et la ſituation de l'enfant, ainſi que la ſaiſon, doivent toujours être pris en conſidération ; par ceque ce qui ſeroit convenable dans une occaſion pourroit être très pernicieux dans une autre.

On

On peut dire, en général, que la chaleur eſt amie des enfans, mais on doit, cependant, les accoutumer par dégré à endurer le froid ; ce qui eſt eſſentiel à leur ſanté. Je ne puis donc m'accorder avec le Docteur *Armſtrong*, qui croit que les riches perdent moins d'enfans que les pauvres, parce qu'ils ſont tenus plus chaudement. Car il a été aſſez bien dit par un autre Auteur, que la chambre des enfans, lorſqu'elle eſt trop chaude, eſt pour eux un vrai cimétiere.* Il eſt certain qu'il faut beaucoup de précaution ſur cet objet, dans un climat auſſi variable que le nôtre, et qu'il eſt néceſſaire que

* L'Auteur ici ſe ſert d'un adage qui ne peut ſe traduire littéralement. "*That a warm Nurſery fills a cold Church yard.*"

les meres ſurveillent celles aux ſoins deſquelles elles confient leurs enfans, les nourrices ayant ſouvent l'indiſcrétion de les tenir trop longtems à l'air, ce qui les expoſe à prendre le rhume, et dégoute et empêche les meres de les promener auſſi ſouvent qu'elles le feroient. Une autre faute encore plus pernicieuſe, mais beaucoup trop commune, commiſe par les nourices et les domeſtiques, c'eſt de reſter avec l'enfant dans les bras dans un courant d'air, ou de s'aſſeoir et de laiſſer les enfans en état de marcher, ſe trainer à une diſtance ſur l'herbe, d'où il réſulte qu'on eſt enſuite obligé de les garder longtems à la maiſon, et qu'ils ne peuvent plus ſortir autant qu'il ſeroit néceſſaire, ſans être expoſés à un nouveau rhume. Je

puis

puis ici obſerver qu'ordinairement le premier rhume contracté par les enfans (ſouvent le premier mois dans la Chambre de l'accouchée) s'annonce par l'enchifrement du nez, et ne requiert en général qu'un peu de pommade ou pommade divine appliquée aux narines, quand l'enfant eſt couché dans ſon berceau, ou à défaut de pommade, un peu de vitriol blanc diſſout dans de l'eau roſe. dont on humecte ſouvent le deſſus du nez.

On conſeillera, afin d'accoutumer les enfans à l'air, de racourcir leurs vetêmens, dès que la ſaiſon le permettera. Leur habillement ne doit pas les gêner ; ils peuvent reſter ſans bas pendant deux ou trois ans, et les garçons juſqu'à ce qu'ils aient des culottes. Quant au changement

dans le vêtement des garçons, il eſt plus à propos qu'il ſe faſſe au commencement de l'hyver, vu la forme de leurs nouveaux habillemens qui les tient plus chaudement, particulierement vers la poitrine qui avoit été juſqu'alors découverte; et il ſeroit étrange de les couvrir d'avantage au commencement de la ſaiſon chaude.

Mais quoique j'aie dit que les enfans ſeroient auſſi bien ſans bas pendant un tems conſidérable, je dois remarquer que les circonſtances doivent toujours être priſes en conſidération. *Mutatis Mutandis* devroit être le motto non ſeulement des medecins, mais de la vie ordinaire, et doit nous guider à l'égard de toutes les regles générales. En négligeant cette précaution, dans l'inſtance

ſtance préſente, quelquefois les enfans ſouffrent exceſſivement dans les hyvers trop froids, et ſont affligés d'engelures par le défaut d'une couverture ſuffiſante pour leurs membres délicats. J'ai vu un enfant agé de quatre ans, la fille d'un Homme de monde, (qui me pardonnera de le mentionner,) dont les jambes étoient couvertes d'engelures juſqu'aux genoux. Cependant on fut longtems ſans venir à bout de perſuader à la mère de lui mettre des bas, parceque l'opinion générale étoit qu'il convenoit mieux aux enfans ſains et vigoureux de n'en pas avoir.

Le ſecond article, ſous le titre de non naturels, concerne la nourriture et le boire des enfans, et mérite d'être traité amplement, vu que je n'ai encore conſi-

déré cet objet que du côté de l'avantage qui réſulte à l'enfant en lui donnant le ſein, toutes fois qu'il eſt poſſible de le faire.

D'abord, on remarquera que quoiqu'un enfant doive être nourri par ſa propre mere, il ne peut avoir beſoin d'aucune nourriture juſqu'au tems où la nature ait amené le lait dans ſes ſeins, ſuppoſé que l'enfant y ſoit mis en tems convenable, ce qui doit être ſans doute auſſitôt qu'elle aura ſuffiſamment repoſé, ſoit par le ſommeil ou autrement, pour pouvoir ſupporter la petite fatigue qu'occaſionnera le premier eſſai qu'elle fera de donner à têter. Cette méthode, cependant, qui n'eſt pas toujours pratiquée, eſt la plus naturelle et la plus conforme aux obſervations faites ſur les animaux; qui en

bien

bien des occaſions ſont les meilleurs guides que nous puiſſions ſuivre. En mettant l'enfant de bonne heure au ſein, particulierement lorſqu'une femme nourrit pour la premiere fois, le bout du ſein ſe formera et le lait y viendra graduellement. Par là on prévient beaucoup de douleur à la mere et pluſieurs mauvaiſes conſéquences, auſſi bien que l'emportement du bout des ſeins, qui, dans une premiere couche, cauſe ſouvent bien du trouble et de la peine. Mais ſi cela arrivoit, ou même ſi un abſcès avoit lieu, on y remédieroit plus aiſément qu'on pourroit l'imaginer, par un traitement convenable. Si toutes fois la mere eſt hors d'état d'alaiter, et qu'elle engage une nourrice, il n'y a pas de mal de mettre l'enfant au ſein, après lui

avoir donné une dose ou deux de quelque medecine laxative, ou si on l'éleve sans le sein, et qu'on ne puisse aisément l'appaiser, on lui donnera une cuillerée ou deux d'eau de gruau avec un peu de sucre de Lisbonne, ce qui le fera ordinairement dormir : après quoi il pourra recevoir la nourriture qui lui sera la plus propre.

Sur cet article de la nourriture, nous rencontrons d'abord une foule d'absurdités, plusieurs sanctionnées par la coutume et l'autorité. Premierement, l'épaisseur de la nourriture sera le premier objet de mes remarques, car j'ai toujours été surpris que la coutume de bourer de panade les enfans nouveaux nés soit devenue aussi universelle, ou que l'idée soit venue dans l'esprit de

la mere qu'un aliment auſſi chargeant put convenir à ſon enfant: Il ſeroit à déſirer que la tendre mere et les nourrices bien intentionnées euſſent des idées plus juſtes ſur la maniere d'alimenter leurs enfans : qu'elles fuſſent principalement perſuadées que ce n'eſt pas la quantité mais la qualité de la nourriture qu'elles doivent conſidérer. Car elles doivent ſûrement concevoir que le corps ne ſe ſoutient que par l'uſage que l'eſtomac fait des alimens, qui doivent ſubir un changement par le moyen de la digeſtion. La digeſtion rend ces alimens balſamiques et propres à renouveller la maſſe du ſang qui ſe conſume et ſe diſſout à chaque inſtant. De mauvais alimens, ou lorſquils ſont pris en trop grande quantité, ou avant que l'eſtomac ſoit débaraſſé

débaraſſé de ce qu'il contenoit, occaſionnent une mauvaiſe digeſtion qui, formant de mauvais jus, affoibliſſent au lieu de fortifier, et produiſent à la fin des vers, des convulſions, le rachitis, les écroüelles, les fievres lentes et le maraſme, ou une conſomption générale.

La nature n'a donné du lait qu'aux animaux qui ont l'avantage de pouvoir le tirer du ſein de leurs meres. Le lait d'une femme eſt certainement le moins épais de tous, mais en même tems il eſt bien plus nourriſſant que le pain. Il eſt vrai que le pain exigeant plus de digeſtion, reſtera plus longtems ſur l'eſtomac des enfans et des adultes; et parce qu'il appaiſe la faim préſente, on a conclu qu'il nourriſſoit d'avantage, quoiqu'il ſoit bien

bien moins nouriſſant que le lait, quand il eſt ſeulement mêlé avec de l'eau, comme on le fait trop ſouvent ; les enfans doivent avoir ſouvent faim et on doit auſſi ſouvent leur donner une legere nourriture, dont le lait eſt réellement la plus ſubſtantielle que nous connoiſſons. Et la preuve de cette aſſertion eſt qu'il ne reſte que très peu ſur leur eſtomac ; c'eſt pourquoi nous dirons que, quoique le lait ne ſoit pas la meilleure nourriture pour des perſonnes employées au travail et au dehors, c'eſt l'aliment le plus convenable à la vie ſédentaire d'un enfant qui ne peut ſupporter les alimens ſolides, que l'eſtomac des adultes eſt capable de recevoir.

Le Docteur *Armſtrong* n'avoit certainement pas fait attention à cette

cette conſidération lorſqu'il a parlé ſi favorablement en faveur de la panade et autres alimens épais dont il commença à faire uſage pour ſes propres enfans. Mais ils avoient alors 6 à 7 mois et il ne ſe hazardoit de recommander cette nourriture que ſur ce qu'il croyoit qu'elle leur avoit réuſſi ; mais il eſt bien différent de donner de pareils alimens à un enfant auſſitôt qu'il vient au monde. Car tout ce que l'eſtomac ne peut digérer doit être conſidéré comme un poiſon, qui, lorſqu'il n'eſt pas rejetté, ſoit par le vomiſſement ou les ſelles, rendra l'enfant malade, lui donnera des coliques et tranchées, et toutes autres affections des boyaux. Le lait eſt produit des alimens pris par la mere et en eſt la partie la plus riche. C'eſt dans ſon

eſtomac

eſtomac que ces alimens ſont diſſous ou digérés, c'eſt par une combinaiſon des pouvoirs dans les viſceres *chilopoetiques* ou deſtinés à la digeſtion, que la partie qui prépare le chyle eſt animalizée de telle maniere qu'elle ſe convertit dans une eſpece de ſang blanc, qui, ſuivant les obſervations, ſert à réparer journellement nos corps. Il eſt donc apparent, qu'avant qu'un enfant ait acquis ſuffiſamment de force pour convertir les alimens ſolides dans ce chyle ſalutaire ou ce ſang blanc, la mere, par cette ſage ſubſtitution dans la nature, a accompli cet ouvrage pour l'enfant qu'elle nourrit.

Avant d'abandonner cet article concernant l'alaitement, je crois devoir citer une inſtance récente et remarquable qui fera voir

voir combien les enfans peuvent ſoupirer longtems pour le ſein, lorſqu'ils en ſont privés au riſque même de périr, quand ſouvent l'on ignore la cauſe réelle de leurs maladies.

Un enfant très vigoureux fut ſevré à l'age de trois mois, ſa nourrice ſe trouvant malade ; mais il ceſſa de profiter, et il éprouvoit des douleurs de boyaux continuels. Lorſqu'il eut atteint neuf mois, je fus prié de le voir. On m'informa qu'il dormoit très peu, qu'il crioit continuellement, et qu'il vomiſſoit depuis pluſieurs jours preſque tous ſes aliments ; il étoit devenu rachitique, et avoit l'apparence d'un enfant périſſant de faim. On avoit eſſayé toute eſpece de nourriture excepté le ſein, et il étoit depuis pluſieurs

ſemaines

ſemaines ſous les ſoins d'un Apoticaire habile. Il avoit en outre un dévoiment continuel, et l'art ſeul paroiſſoit l'avoir conſervé vivant juſqu'à cette heure.

A la premiere vue de l'enfant, et ſur le récit que l'on me fit, je jugeai qu'il ne recevoit point aſſez de nourriture par les alimens qu'on lui donnoit, et que le mal étoit abſolument dans les premiers paſſages. Mais réduit comme il étoit, je conçus très peu d'eſpérance du côté de la médecine. C'eſt pourquoi je donnai comme mon opinion, ou que l'enfant ſoupiroit encore après le ſein, auquel cas je ne doutois nullement qu'il ne le prit ſi on l'y mettoit, quoique déjà ſevré depuis ſix mois ; ou qu'on devoit le mener incontinent à la Campagne pour y être nourri

nourri ſeulement avec du lait d'aneſſe, et peut-être de tems à autre, avec un peu de bon bouillon.

Sur cette opinion, on procura à l'enfant une nourrice, et il prit le ſein dès qu'il lui fut preſenté. Après avoir ſuffiſamment têté, il s'endormit profondément, ſe reveilla ſans crier et prit de nouveau le ſein. Il me ſuffira d'ajouter que l'enfant ceſſa de vomir et d'aller en devoiment, et qu'il revint dès ce moment. Après avoit encore têté huit à neuf mois de plus, il devint à la fin un enfant fort et vigoureux.

Pour retourner à mon ſujet, je puis dire avec vérité, et poſer comme axiôme, que le lait doit être pendent un certain tems la principale partie de la diete des enfans, ſoit que ce ſoit le lait de

de la mere ou d'autre lait, et qu'il ſuffit pour la nourriture de dix-neuf enfans ſur vingt ; je pourrois même dire de quatre vingt dixneuf ſur cent. On doit cependant faire des exceptions, mais il périroit moins d'enfans, ſi on n'en faiſoit aucune, qu'en ſe jettant abſurdement dans l'extrême contraire. Mais en ſuppoſant qu'un enfant très vigoureux, après le premier mois, ne put ſe contenter du lait et qu'il parut toujours affamé, on peut lui donner ſans doute un peu de panade deux ou trois fois par jour, mais on ne doit pas aller plus loin.* Cependant avant de

* En Italie, Hollande et dans tout le levant on donne rarement d'autre nourriture aux enfans que le lait de la mere, pendant la premiere année.

donner à un enfant au ſein, qui paroit ainſi affamé, une nourriture plus ſolide, il eſt néceſſaire de conſidérer la qualité du lait de la nourrice, ainſi que l'état de ſa ſanté, et le lait doit être changé ſi on en ſuſpecte la bonté. Quand on croit néceſſaire de donner de la panade à un enfant, il convient de faire bouillir un morceau du petit pain de ſix ſols avec ſa croute, dans une bonne quantité d'eau, juſqu'à ce qu'il devienne bien mou, ce qui le dégagera de quelqu'unes de ſes qualités tendantes à l'aigreur ; on égoute alors l'eau et on mêle le pain avec un peu de lait que l'on fait bouillir, ſi l'enfant eſt jeune ou diſpoſé au devoiment.

Je m'apperçois que j'irois trop loin, en entrant plus avant ſur ce ſujet : et je ne me ſuis étendu auſſi

auſſi au long que par le déſir de perſuader les meres, qu'elles ne s'écarteroient jamais du ſentier que la nature leur indique, ſi leur jugement n'étoit malheureuſement trompé. Je ne ferai ſeulement qu'ajouter qu'il ne faut jamais donner à manger aux enfans couchés ſur le dos, mais aſſis debout, parce que dans cette poſition, ils avaleront plus aiſément leurs alimens, et il ſera plus facile de s'appercevoir quand ils en auront aſſez.

Si le lait eſt la nourriture la plus convenable pour les enfans qu'on éleve à la main, la premiere choſe à s'enquérir ſera naturellement quel eſt le meilleur lait, et quel eſt l'inſtrument le plus convenable pour les faire boire ? c'eſt ici que je reconnois avec le plus grand plaiſir mes obligations au Docteur Hugh

Smith, pour la machine ingénieuſe qu'il a offerte au public, il y a quelques années, dans ſon traité judicieux ſur le traitement des enfans, dans une ſuite de lettres adreſſées aux femmes mariées. Le lait qu'il recommande eſt le lait de vache par préférence à tout autre ; et je réfere le lecteur aux raiſons données par le docteur, auxquelles je n'ai rien à ajouter que ma propre expérience. On devroit ajouter au lait, ſoit dès le moment de la naiſſance ou quelques ſemaines après, mais je crois en général que le plutôt eſt le meilleur, une petite quantité de gelée faite de corne de cerf rapée, boullie dans l'eau à la conſiſtance d'un bouillon de veau quand il eſt refroidi. L'idée de cette gelée eſt raiſonnable et doit rendre le lait plus nourriſſant

nourriſſant et corriger la diſpoſition qu'il a à s'aigrir. Cette diſpoſition, ſuivant l'opinion commune, abonde dans le lait des différens animaux, en proportion de la quantité de végétaux dont ils ſont nourris. Nous ſavons que le lait des quadrupedes eſt produit des jus végétaux ſeulement, tandis que le lait de la femme eſt formé d'un melange de nourriture animale et végétale. On peut ajouter un peu de ſucre de Liſbonne à ce compoſé de gelée et de lait, ſi l'enfant n'avoit pas de diſpoſition au devoiment, ou, dans ce cas, un peu de ſucre royal ; mais il eſt toujours mieux de n'y mettre qu'une petite quantité de ſucre. Le lait et la gelée doivent être chauffés ſéparément, et autant à la fois qu'il eſt ſeulement néceſſaire avant de le mettre

dans le petit pot inventé par le Docteur Smith, qui doit être ſoigneuſement nétoyé et ébouillanté, au moins une fois par jour, ayant ſoin de rinſer ſoigneuſement le gouleron, de crainte que quelque lait aigri ne s'y attache ; et pour cet effet il ſeroit à propos d'avoir deux de ces pots. On doit bouillir le lait pour les enfans nouveaux nés afin de le rendre moins laxatif, mais quand ils ont quelques mois ou qu'ils ſont reſſerés, le lait n'a beſoin que d'être tiédi. S'il vient d'être tiré de la vache ou qu'il ſoit très riche, on peut y ajouter un peu d'eau, quand l'enfant eſt bien jeune.

Le buberon, la cuillere et la corne ne ſont nullement comparables à ce pot, qui eſt tellement imaginé qu'en même tems qu'il plait

plait à l'enfant par ſa reſſemblance au bout du ſein, et parceque le lait vient doucement dans ſa bouche, il lui fait éprouver un petit degré de travail pour obtenir la quantité dont il a beſoin, ce que la corne ne fait pas ; ce qui fait que la nourriture ſe mêle convenablement avec la ſalive. La même fatigue a lieu pour l'enfant quand il eſt nourri au ſein, d'où il arrive que quand il eſt très jeune il n'eſt pas ſi porté à trop têter, au lieu qu'il prend ſouvent trop de nourriture par le buberon ou la cuillere, dont la nourriture étant douce et agréable ne lui donne que le trouble ou plutôt le plaiſir d'avaler. L'enfant eſt tenté d'en prendre trop à la fois, et la nourrice lui donne ſouvent deux ou trois pleins buberons, afin d'apaiſer les

cris que l'indigeſtion des premiers peut avoir occaſionnés.

L'écrivain auquel nous faiſons préſentement alluſion, ainſi que Mr. Lefevre de Vilbrune, déprecie les avantages du pot, en obſervant que les enfans peuvent êtres nourris auſſi lentement et avec autant de précaution avec la cuillere ; mais le fait eſt qu'un domeſtique n'en agira pas ainſi, tandis qu'il a tant de tentations de faire le contraire (au moins je n'en ai jamais rencontré qui fiſſent autrement) et même les enfans ne le ſouffriront pas, mais ils feront des cris continuels au lieu d'être tranquilles en recevant leur nourriture, quoique l'eſpérance de l'appaiſer ſoit toujours le ſeul motif qui engage la nourrice à lui donner à manger. Mais quand un enfant tire lentement

ſon

ſon lait du pot dont nous avons parlé, et qu'il eſt employé tout le tems à cet ouvrage, il ſe trouve agréablement occupé, de la même maniere que s'il étoit au ſein de ſa mere.

Ce pot eſt conſtruit dans la forme d'un *Argyle* ou ſaucier avec un long tuyeau qui s'éleve du fond. Ce tuyeau eſt percé de petits trous à l'extrêmité et couvert d'un morceau de velin ou de parchemin qui, étant lache un peu au deſſus du tuyeau, eſt doux et agréable à la bouche de l'enfant, et je puis dire que l'enfant n'en fait aucune différence d'avec le bout du ſein, comme j'en ai été le témoin.

Cette maniere de procurer la nourriture aux enfans leur eſt non ſeulement agréable, mais eſt très avantageuſe aux nourrices, en ce

que a nourriture eſt également à la main pendant la nuit auſſi bien que le jour, parcequ'on peut la tenir toujours chaude au moyen d'une lampe ou même dans le lit. La ſeule objection que j'y aye entendu faire, par ceux qui en ont fait l'expérience, eſt celle que je regarde comme une de ſes meilleures qualités, ſavoir que les enfans ainſi nourris ſont toujours affamés, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont ce que la nature veut qu'ils ſoient. La petite quantité d'aliments qu'ils prennent à la fois ne peſant pas ſur leur eſtomac, et étant auſſi aiſément digérés que le lait de la mere, ils ont beſoin plus ſouvent d'une nouvelle proviſion.

Dans un ouvrage comme celui-ci, il eſt ordinaire de déſigner les tems les plus convenables pour faire

faire manger un enfant que l'on éleve à la main, et combien de fois il eſt néceſſaire de le faire. Mais j'obſerverai que l'on ne peut donner aucunes regles préciſes à cette occaſion et que l'on ne doit pas s'en preſcrire, puiſqu'aucunes ne ſeroient ſuffiſantes pour être appliquées aux différens cas. Je me trouve heureux de n'être point embaraſſé dans cette inſtance, quoique tant d'auteurs aient différé d'opinion ſur ce ſujet d'une maniere très étrange. Je dirai qu'à l'égard des enfans qui ne courent pas le riſque de recevoir trop de nourriture d'une ſeule fois, tels que ceux qui ſont élevés avec le pot dont j'ai parlé, on peut leur en laiſſer prendre auſſi ſouvent qu'ils le feroient, s'ils étoient alaités par la mere ; mais quant à ceux qui vivent ſur des aliments

aliments épais, et qui ſont élevés à la cuillere, il faut en agir autrement, car ils ſont toujours en danger de recevoir trop de nourriture ; abus ſur lequel on ne ſauroit trop péſer.

Je ne ferai mention que d'une objection populaire au plan que je recommande ici. Cette objection vient du grand nombre de beaux enfans que nous voyons tous les jours, qui ont été élevés à la main depuis la naiſſance, et qui ont été nourris avec de la panade et autres alimens épais, tandis que nous voyons par tout quelqu'uns de ceux à qui on n'a pas donné une pareille nourriture, foibles et délicats juſqu'à ce qu'ils parviennent à l'age d'un an ou deux. Il eſt inutile d'obſerver que cette objection milite également contre ceux qui ſont

élevés

élevés au ſein, quoique ce ſoit la nourriture que la nature leur a déſignée : il ſuffira de dire qu'il n'y a que les enfans d'une forte conſtitution que l'on peut élever de quelque maniere que ce ſoit et qui peuvent digérer toute ſorte d'alimens, mais que des enfans foibles, que l'on ne peut préſerver que par l'attention la plus ſcrupuleuſe à leur nourriture, ſeroient bientôt précipités au tombeau, ſi on leur refuſoit cette nourtiture ſalutaire.

Ceci me fait reſſouvenir de l'obſervation d'un ami très judicieux du Nord de l'Angleterre, qui me ſurprit beaucoup, attendu que je ne lui avois entendu faire auparavant que des obſervations toujours pleines de juſteſſe et de raiſon. Voyant un jour, à Londres, un nombre de beaux enfans, il me

me dit en ſouriant, qu'il n'y avoit pas dans cette ville autant de ces enfans mourans et dépéris qu'on en rencontroit journellement dans la compagne, et qu'il avoit eu occaſion de réitérer cette remarque dans ſes différens voyages. Il me parut que mon ami devoit néceſſairement ſe tromper, et en conſéquence je lui témoignai ma ſurpriſe d'une telle remarque de ſa part. Il fit alors diſparoitre mon étonnement, en inſiſtant ſur le fait, mais en me donnant la ſolution naturelle de ce problême. Il n'y a, dit-il, que des enfans ſains et vigoureux qui puiſſent paſſer à Londres l'age de deux ou trois ans. Les plus foibles ſuccombent avant ce tems par le manque de bon air ou d'exercice ſuffiſant ; au lieu que dans la campagne les enfans les moins

vigoureux

vigoureux étant forcés de reſpirer l'air pur et ſalubre, ſoit en ſe trainant ou aſſis à la porte preſque toute la journée, échappent à la fatalité de l'air épais de Londres, ou de ſes chambres chaudes, et ſurvivent aux époques critiques de l'enfance ; pluſieurs ſont, il eſt vrai, foibles et noués juſqu'à ce qu'ils vieilliſſent aſſez pour endurer un exercice plus ſévère, ce qui ſuffit pour les remettre.

Il n'y a point de doute qu'il n'y ait des exceptions à faire à cette maniere de nourrir les enfans, quoique j'en connoiſſe encore très peu, et qu'elle ſoit, en général, auſſi naturelle que ſalutaire. On rencontrera certainement des inſtances d'enfans bien conſtitués qui requierent une diete plus ſubſtantielle et plus

ſolide

ſolide. L'état des boyaux dans d'autres exigera une plus grande variété d'alimens et d'une eſpece qui doit être donnée d'une maniere différente de celle indiquée ici, ainſi que je l'ai déjà remarqué dans mon premier traité ; en conſéquence je ferai une obſervation ou deux concernant les alimens épais, premierement, que dans les familles où les enfans ſont élevés à la cuillere, je crois avoir rencontré un plus grand nombre d'enfans bien nourris avec le pain de ſix ſols boulli dans l'eau à la conſiſtence d'une gelée*, qu'avec aucune autre eſpece

* L'auteur entend que le pain ainſi preparé doit être mêlé enſuite avec du lait au tems ſeulement où on va faire manger l'enfant, ayant ſoin de ne pas mettre plus de lait qu'il n'en faut pour une fois, parce qu'étant

eſpece de breuvage. J'ai auſſi appris de ces familles qu'il eſt cependant ſouvent néceſſaire de changer leur nourriture, ce qui eſt indiqué par le goût ou la répugnance que l'enfant montre pour les alimens qu'on lui préſente, et par leurs effets ſur ſes boyaux. Ces changemens conſiſtent dans les différentes eſpeces de panades ou autres ſubſtances farineuſes, melées ordinairement avec le lait, ou dans la ſubſtitution du bouillon, pour quelques jours, à la place de ces alimens.

Lorſque les enfans ſont élevés ſans le ſein, et qu'ils ont quatre

---

qu'étant ſujet à s'aigrir, ce qui reſte de cette panade doit être jetté. Il faut remarquer que le pain dont parle l'auteur eſt fait avec de la lie de Bierre, et eſt en conſéquence moins ſujet à s'aigrir que le pain fait avec le levain.

ou cinq mois, on peut, ſans doute, s'il ſont bien portant et vigoureux, leur donner des alimens d'une eſpece plus épaiſſe ; attendu que les pouvoirs digeſtifs ayant alors plus de force, ils ſont capables d'extraire une bonne nourriture de ces alimens ; quoiqu'un pareil changement ſoit moins néceſſaire pour les enfans qui têtent, ou au moins qu'ils ne l'exigent pas ſitôt, parce que le lait de la mere eſt plus nourriſſant que tout autre. La premiere addition de cette eſpece, toutes fois cependant qu'elle eſt néceſſaire, doit être le bouillon,† et ſi on y mele un peu de pain battu

‡ Le jus du bœuf ou du mouton, quand il n'eſt pas trop rôti et ſans graiſſe, melé avec une quantité ſuffiſante d'eau, eſt un bouillon ſain, naturel et nourriſſant.

en forme de panade, ce ſera pour l'enfant un changement agréable et ſalutaire, qui le préparera à d'autres alimens plus ſolides. Comme ce bouillon ne doit leur être donné qu'une ou deux fois par jour, on peut auſſi leur donner un peu de pain et de lait, chaque matin et ſoir, ſuivant leurs forces et les circonſtances. Auſſitôt que l'enfant a une couple de dents, une croute de pain l'amuſera en le nourriſſant, en même tems qu'il aide à faire percer les autres et à faire paſſer une quantité de ſalive, ſecrétion trop précieuſe pour être perdue, quand les pouvoirs digeſtifs vont être de plus en plus employés. A meſure que l'enfant croit en age on peut ajouter au bouillon des poudings legers faits de pain, de ſemolina, de tapioca ou de ris,

ou de l'orchis ou ſalep, bouilli dans du lait et autres choſes ſemblables. Mais il eſt contre la nature de nourrir un enfant avec du veau, des poulets et d'autres viandes, avant qu'il ait aſſez de dents pour macher, de quelque maniere qu'on prépare ces viandes dans nos cuiſines, et ces alimens ne peuvent convenir qu'à des enfans qui, par la force de leur conſtitution, ont moins beſoin de toute l'aſſiſtance de l'art. C'eſt par dégré ſeulement que l'on conduit les enfans à cette nourriture qui cependant, à une certaine période, leur eſt auſſi néceſſaire qu'une diete légere à un age moins avancé: Il eſt vrai que l'erreur de quelques parens leur fait ſuivre un chemin contraire, en élevant leurs enfans trop longtems ſur une diete trop

fluide

fluide et trop peu ſubſtantielle, d'où il arrive que leur ventre et leurs articulations groſſiſſent et s'étendent, et que les os des extrémités inférieures deviennent trop foibles pour les ſupporter, dans un age où ils beſoin de plus d'exercice qu'il n'eſt poſſible alors de leur procurer. Quand les enfans commencent à marcher, on peut leur donner une fois le jour un peu de viande légere et quelques végétaux, avec des blancs mangers, poudings et autres ſemblables préparations de lait ;‡ même un peu de vin rouge qui eſt avantageux à pluſieurs conſtitutions. Cela aidera non ſeulement la digeſtion et obviera en grande

‡ L'Auteur ajoute " *Whitepot Cuſtards*" qui répondent à ce que nous appellons œufs au lait.

meſure à la diſpoſition aux vers, mais en renforçant la conſtitution, rendra auſſi les enfans moins ſujets aux noûures dans l'age où ils s'y ſont le plus diſpoſés. Mais les enfans, d'un autre côté, deviennent les victimes de l'uſage des alimens indigeſtes qu'on leur donne avant d'avoir atteint ſix mois, étant emportés par les vomiſſemens, les dévoimens et les convulſions. Si on veut donc les préſerver à cette époque la plus critique de l'enfance, on ne ſauroit trop faire d'attention à leur nourriture.

Avant de finir ſur ce ſujet, peut-être le plus important de tous à l'égard des enfans, je dirai quelle eſt la diete la plus convenable dans les maladies auxquelles ils ſont le plus ſujets. Après les idées dans la premiere

partie

partie de cet ouvrage, il ne me reſte ſeulement qu'à obſerver à ceux qui ne ſont pas connoiſſans dans les maladies, que pour un enfant malade, il eſt eſſentiellement néceſſaire que la diete ſoit la plus légere que poſſible, quelque ſoit ſon indiſpoſition. Si une fievre l'accompagnoit, l'enfant requerra encore moins de nourriture, mais beaucoup de boire, qui ſera préparé de maniere à ſoutenir l'enfant et peut être donné froid en été. Ce boire ſera de l'eau d'orge, de l'eau pannée, ou s'il a auſſi le dévoiment, de l'eau de ris ou une boiſſon compoſée de raclures de corne de cerf, avec un peu de fleur ſechée au four. Dans cette derniere maladie, où il eſt néceſſaire de plus de nourriture pour ſoutenir l'enfant, de la fleur ſechée

ſechée au four † melée avec du lait bouilli eſt admirablement calculée comme diete convenable, et en même tems comme médecine, et cette farine peut être préſervée bonne pendant un tems conſidérable, ſi on la tient dans un endroit ſec. La nourriture indiquée par le Docteur Smith, pour la même maladie, eſt également convenable et offre un peu de variété. Il preſcrit une cuillérée à ſoupe de ris pilé, qui ſera bouilli avec un peu de canelle dans une demie pinte d'eau, juſ-

† Vous prenez de la fleur que vous mettez dans un pot de grais bien couvert ; vous le mettez au four, ayant ſoin de le retirer à pluſieurs repriſes, pour remuer la farine, afin qu'elle ne ſe forme pas en mottons, mais qu'elle cuiſe également ; la fleur preparée de cette maniere peut ſe conſerver pour aucun tems quelconque.

qu'à

qu'à ce que l'eau ſoit conſommée ; il y ajoute une pinte de lait et fait mitonner le tout pendant cinq minutes ; après quoi on l'égoute avec un tamis fin et on le met au gout de l'enfant au moyen d'un peu de ſucre. De cette maniere, ou mêlé ſimplement avec la farine ſechée au four, le lait peut généralement convenir, même quand les boyaux ſont relachés, et ſi c'eſt le cas, il eſt extrêmement nourriſſant. Si par hazard il venoit à ne pas convenir, à cauſe de l'acidité dans les premiers paſſages, on doit eſſayer de bon bouillon de bœuf, que l'on épaiſſira avec de la farine ſechée au four, ce qui fait un aliment très agréable, en même tems qu'il n'a aucune qualité acide.

Il ſe peut que les écrivains ſe

ſoient beaucoup plus étendus ſur le ſujet de l'acidité qu'ils n'auroient dû le faire ; et on peut ſoupçonner que l'on n'a pas toujours fait attention aux circonſtances particulieres des enfans qui y ſont tous extrêmement diſpoſés. L'acidité eſt probablement plutôt l'effet que la cauſe premiere de leurs maladies, quoiqu'il n'y ait pas de doute que ces maladies ne ſoient enſuite aggravées par un acide abondant, ou plutôt parceque cet acide devient dangéreux par ſon âcreté, quand par accident il ſe trouve confiné dans les premiers paſſages. Cependant la nature a déſigné pour nourriture aux enfans des alimens qui ont une qualité acide ; et cette qualité ne peut leur être injurieuſe que dans le cas où leur corps eſt dans un état

de

maladie, et la digeſtion interrompue par une cauſe quelconque.* Il eſt cependant vrai que dans les adultes qui vivent ſur une diete différentes, les mêmes maladies n'auront pas les mêmes caractères, et que chacune aura rapport aux différentes qualités de leurs alimens ; ainſi ne doit-on pas s'étonner ſi les indiſpoſitions des enfans ſont accompagnées de vents et autres ſymptômes d'acidité, qui ſont les moins nuiſibles chez les adultes, et qui d'ailleurs, dans les enfans, ſont aiſément corrigés.

Quand ces derniers ſont donc troublés par les vents, il n'eſt pas

* La cauſe eſt preſque toujours une trop grande quantité de nourriture ou une diete chergeante et indigeſte, ce qui eſt l'occaſion la plus fréquente des aigreurs qu'aucune autre choſe.

mal de mêler de tems à autre à leur nourriture quelques graines carminatives ou des eaux distillées de graines, comme du fenouil doux ou graines de cardamone pulvérisées. L'eau distillée connue sous le nom de *Dill-Water* † est ce que je recommande ordinairement ; et cette eau étant un liquide est toujours à la main, de maniere à pouvoir être mise dans la nourriture des enfans sans aucune perte de tems.

Cependant les enfans deviennent moins sujets aux vents et aux acidités nuisibles en prenant de la croissance, et quand leur estomac acquiert plus de force. Mais dans les cas où ces accidents continueroient malgré tout, on

† Anathum graveolens semen de Linæus,

leur

donnera un peu de poudre fine de fleurs de Camomille melée dans de l'eau avec un peu de Gingembre ; et le tout étant donné chaud fortifiera l'eſtomac et les boyaux, et les rendra moins diſpoſés à l'acidité. Un exercice proportionné à leur age et à leur force eſt auſſi un grand préſervatif et un remede dans de ſemblables accidents, et particuliérement en faiſant rendre des vents aux enfans après qu'ils ont têté ou mangé. On peut, comme toutes les nourrices le ſavent, procurer cet exercice aux enfans, en les levant debout et les frappant doucement ſur le dos, ou frottant leur eſtomac, avant de les endormir.

J'ajouterai ſeulement que quand l'enfant rend fréquemment le lait caillé, on mettra dans le lait un peu de poudre d'écailles d'huitres

preparée, ou bien une très petite quantité de ſavon d'amende ou de ſel commun§ qui n'en gatera point le gout, et empêchera que ce changement ne ſe faſſe trop tôt dans l'eſtomac.

Je finirai ce chapitre par quelques obſervations ſur les nourrices et le ſevrage des enfans.

Le premier point et certainement le plus eſſentiel dans une nourrice eſt que ſon lait ſoit bon ; c'eſt pourquoi il eſt néceſſaire qu'elle ſoit jeune et qu'elle jouiſſe

---

§ On s'imagine que le ſel diſpoſe au ſcorbut. Ce préjugé eſt fondé ſur le mauvais effet du long uſage des viandes ſalées : mais le ſel pris avec des viandes fraiches eſt une choſe différente, et je remarquerai que le ſel et l'eau fait une excellente lotion pour la bouche et eſt un préſervatif contre les maux de dents. Rien auſſi n'eſt meilleur pour ſe laver le viſage et faire diſparoitre pluſieurs eſpeces de boutons, ſans injurier la conſtitution.

d'une bonne ſanté, que ſes boyaux ſoient plutôt reſerrés qu'autrement, qu'elle ne ſoit point ſujette aux affections nerveuſes, ni disposée à avoir ſes regles quand elle nourrit. Les marques principales d'un bon lait ſont qu'il ſoit délié, d'une couleur bleuatre, doux et abondant, s'il eſt nouveau et audeſſous de ſix mois il n'en eſt que meilleur. Son bout de ſein doit être petit mais non pas trop court, et le ſein rond et proéminent. Elle doit avoir les dents bonnes, au moins les gencives ſaines et vermeilles. Elle ſera parfaitement ſobre et ayant en averſion les liqueurs fortes, dont les jeunes femmes bien portantes n'ont aucun beſoin pour avoir beaucoup de lait. Elle ſera propre dans ſa perſonne, d'une humeur égale, ſoigneuſe, aimant les

enfans

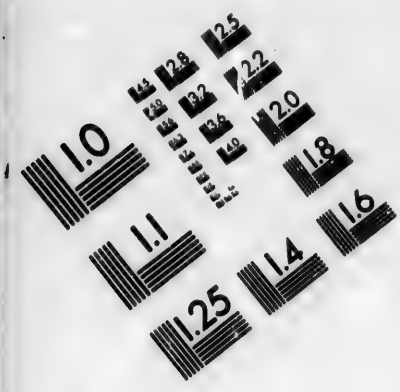
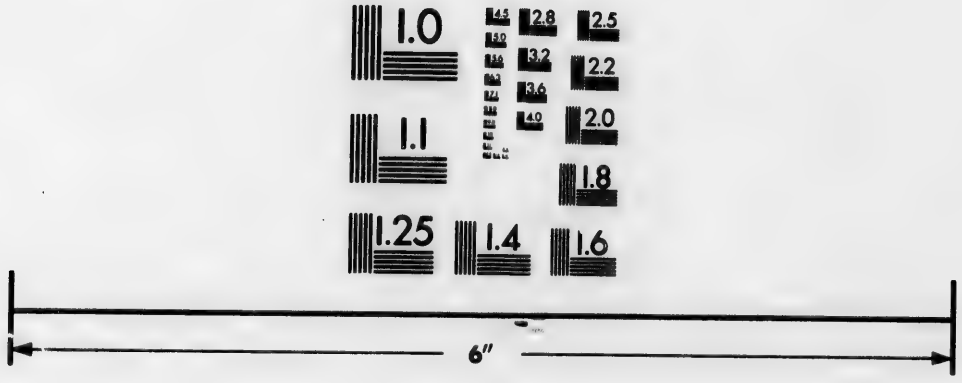
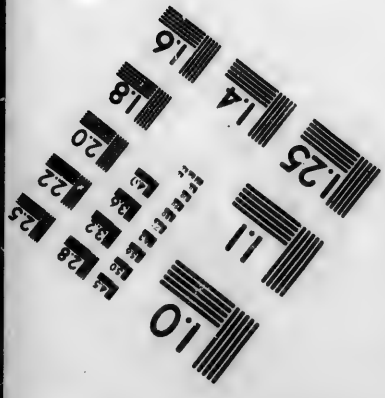
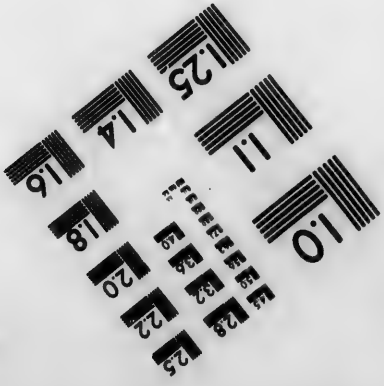


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

enfans, qu'elle dorme peu la nuit ou au moins qu'elle ne ſoit pas ſujette à ſouffrir dans ſa ſanté quand elle eſt privée du ſommeil ; et je ne puis m'empêcher d'ajouter qu'elle n'ait pas la manie de preſcrire des remedes : car il arrivera que dans un tems ou un autre il en ſera peut-être adminiſtré d'impropre à l'enfant, et à ſon grand préjudice.

Avant d'étendre mes obſervations ſur l'objet de ſevrer les enfans, il n'eſt pas ſans doute hors de propos de donner quelques avis ſur la diete convenable que doivent obſerver les femmes qui nourriſſent, et ſur cet article on doit conſtamment faire attention à la conſtitution et à l'habitude. En faiſant l'allouance raiſonnable pour ces objets, on peut dire en général que le lait, le bouillon et

les

les ſoupes blanches, les poudings communs, les viandes de digeſtion facile et un mélange convenable de vegétaux, ſuivant les circonſtances, conviendront aux femmes qui nourriſſent, mais qu'elles doivent éviter les liqueurs ſpiritueuſes et ne faire uſage que de boiſſons délayantes, avec une proportion raiſonnable de liqueurs plus généreuſes. Quant à l'article des végétaux, il faut particulierement conſulter la conſtitution et l'habitude. Quand les végéteaux ou même les acides s'accordent avec le tempéramment de la mere ou de la nourrice, je crois que les enfans n'en ſouffriront pas, mais qu'au contraire, le lait étant par là rendu plus délié et plus rafraichiſſant en deviendra plus nourriſſant et plus ſalutaire,

attendu

attendu qu'il ſera d'une digeſtion plus facile.

L'age propre pour ſevrer un enfant ſe regle ſur les circonſtances et l'état de l'enfant, il doit être en bonne ſanté, avoir le corps reglé et avoir percé au moins quatre dents, ce qui n'arrive ordinairement pas avant qu'il ait douze mois. Et on obſerve ici qu'une femme bien portante, qui allaite ſon propre enfant et qui prend un exercice convenable, deviendra rarement enceinte avant ce tems. Ce n'eſt donc pas s'éloigner du ſujet devant nous, ſi nous diſons que les enfans, en général, ne doivent pas être ſevrés beaucoup plutôt qu'à cette époque, en faiſant toujours les allouances convenables pour toutes exceptions juſtes aux règles générales.

Il eſt généralement inutile de faire

faire aucune préparation lorſque l'on veut ſevrer les enfans, comme de les accoutumer à manger d'avance, quoiqu'on en faſſe une excuſe pour bourrer les enfans qui têtent encore d'une nourriture indigeſte. J'ai vu pluſieurs meres ſe tourmenter inutilement de la crainte qu'elles auroient beaucoup de difficulté à ſevrer leurs enfans, parce qu'elles ne pouvoient les obliger à manger quand ils avoient huit à dix mois et qu'ils têtoient encore. Mais j'ai toujours vu de tels enfans ſe ſevrer et manger auſſi bien que les autres, auſſitôt qu'ils étoient entierement privés du ſein. Je n'ai donc aucune crainte à cet égard, et ſerois heureux ſi ce que je peux dire de ma propre expérience, devient un moyen tendant à diminuer l'inquiétude des parens

à

à cette occaſion, et contredire, s'il eſt poſſible, une opinion encouragée par pluſieurs écrivains ; opinion nullement fondée en fait, mais qui a ſouvent produit beaucoup d'inconvéniens et de mal. Je n'entends pas pour cela dire qu'un enfant de huit ou dix mois ſouffriroit, ou qu'il ne recevroit pas ſouvent quelqu'avantage, en recevant une fois par jour une nourriture d'une nature plus ſolide que le ſein, ainſi que je l'ai déjà dit ; mais quand les enfans ſont ſevrés plus à bonheur et nourris de cette maniere preſque depuis la naiſſance, ſeulement dans cette vue de les ſevrer, ce qui eſt ſouvent le cas, ils en peuvent ſouffrir d'une maniere eſſentielle.

Lorſque l'on vient de ſevrer un enfant, une grande partie de ſa nourriture

nourriture doit être le lait, avec des poudings, du bouillon et très peu de viande ; et on ne doit jamais dès le commencement lui donner à manger, ou même ſouffrir qu'il boive la nuit, en ſuppoſant qu'il ſoit ſevré à un age convenable. Si on lui donnoit ſeulement à boire pendant quelques nuits, il en réſulteroit que l'on auroit la peine et le trouble de le ſevrer deux fois, et ſi on continuoit de le faire boire la nuit, le repos de la mere en ſera troublé et l'enfant acquerra l'habitude de toujours déſirer de boire ; dont la conſéquence ſera un gros ventre, des boyaux relachés, une débilité générale, une foibleſſe dans les articulations et tous les ſymptômes de la noûure. La nourrice ne doit donner à manger à l'enfant que quand elle va ſe cou-

cher, ce qu'elle peut faire ordinairement ſans le réveiller ; et tandis que l'enfant ſemble jouir, dans ſon ſommeil, du repas qu'on lui préſente, la nourrice, et encore plus la mere, eſt agréablement occupée, en obſervant avec qu'elle avidité l'enfant reçoit ſa nourriture, et le repos dont il jouira pendant pluſieurs heures après, ce qui me porte naturellement à conſidérer l'article ci-après, ſavoir :

Le ſommeil et la veille.

Après ce qui a déjà été dit ſur cet article dans mon premier traité, il ſera ſeulement néceſſaire d'obſerver que les enfans vigoureux dorment beaucoup pendant les trois ou quatre premiers jours de leur naiſſance, parce

parce que probablement ils y ont été accoutumés auparavant. On ne doit pas cependant leur continuer cette habitude pendant le jour, mais on doit l'interrompre graduellement. Et d'ailleurs, si on ne les laisse pas dormir, ils y seront moins portés qu'on ne se l'imagine généralement, et ils prendront en conséquence beaucoup plus de repos pendant la nuit, ce qui est avantageux à l'enfant et à la mere qui, lorsqu'elle nourrit, sera moins troublée dans un tems où elle même exige particulierement ce soulagement.

C'est pourquoi, quand des enfans sont sans sommeil la nuit, on doit les tenir plus éveillés pendant le jour, et leur donner autant d'exercice que possible, et cet exercice peut être assez considérable, quelques jeunes qu'ils

puiſſent être, comme on le dira plus au long, en jouant avec eux, les ſautant ſur les genoux ou les amuſant de toute autre maniere ; et quand ils ſont plus vieux, par toute eſpece d'exercice qu'ils ſont capables de ſupporter. L'enfant contractera bientôt, par cette diſpoſition vive et ennemie du repos, particuliere à l'enfance, l'habitude d'être ſouvent réveillé pendant le jour. Par ce moyen on évitera un autre mal, celui de tenir un enfant couché pendant le jour, pluſieurs heures de ſuite, chargé de ſes habillements et en outre de couvertures épaiſſes dans un lit mou on dans ſon berceau.

Mais quoique je ſoye certain que ces avis ne ſeront pas inutiles, je ſuis également ſatisfait que pluſieurs enfans ont beaucoup moins de ſommeil qu'il ne leur

faudroit, comme j'aurai préſentement occaſion de le remarquer. Mais alors ce manque de ſommeil, et particulierement dans la nuit eſt ſouvent la conſéquence de quelque mal éprouvé par l'enfant. Je me ſuis cependant ſuffiſamment étendu ſur cet article dans la premiere partie de cet ouvrage à la quelle je réfere le lecteur.

Avant de finir, je remarquerai que la coutume de placer les enfans ſur le dos, ſoit dans le berceau ou dans le lit, eſt tout-à-fait impropre, car par ce moyen l'humeur ſuperflue, qui s'amaſſe dans la bouche, et qui dans le tems des dents eſt très conſidérable, ne peut ſe décharger librement et tombera dans l'eſtomac, où ſon abondance occaſionnera pluſieurs maladies. On doit donc coucher

enfans ſur le côté, particuliere. ment le droit, comme étant le plus favorable pour débaraſſer l'eſtomac de ce qu'il contient ; et l'on obſervera que les enfans, quand ils ſont aſſez forts, ſe tourneront d'eux-mêmes ſur le côté par une eſpece d'inſtinct, à moins qu'ils n'en ſoient empêchés par la peſanteur ou l'embaras de leurs vêtements ou les couvertures du lit ou du berceau.

La principale apologie offerte pour la gêne que l'on fait ainſi éprouver aux enfans, eſt la crainte qu'ils ne tombent ou qu'ils ne ſe retournent ſur le viſage. Mais c'eſt plutôt une apologie pour le défaut de cette attention conſtante que l'on ne doit jamais leur épargner quand il eſt poſſible.

Il ne me reſte plus, ſous cet article, qu'à dire quelques mots ſur

ſur l'uſage du berceau contre lequel la plûpart des écrivains ſe ſont écriés. Il n'y a certainement pas de doute que la coutume de coucher les enfans avant qu'ils ſoient endormis, et de les bercer dans le jour ou le ſoir, quand ils vont faire leur nuit, ſera l'occaſion qu'ils ſeront plus réveillés pendant la nuit, ou qu'ils exigeront le mouvement du berceau toutes les fois qu'ils ne dorment pas. Mais je croirai toujours qu'il y a quelque choſe de naturel et d'agréable, dans le mouvement onduleux du berceau, ſi on en fait un uſage raiſonnable, et que ce mouvement ſoit conforme à celui auquel ils ont été accoutumés avant leur naiſſance, étant alors pour ainſi dire ſuſpendus et accoutumés à ſe mouvoir ou à être balancés dans un doux fluide

à chaque mouvement de la mere, et même durant ſon ſommeil par les effets de ſa reſpiration. Déſirant donc ſuivre la nature, comme je le fais toujours, je ne puis ſur le tout que donner mon opinion en faveur du berceau.§ Au moins pouvons-nous dans des choſes d'une auſſi petite conſéquence errer ſans danger, et chaque mere peut être ſûrement guidée par ſes propres idées et par ce qu'elle croira le plus convenable. Si l'enfant que l'on a bercé pour dormir pendant le jour, attend qu'on le faſſe encore quand il ſe réveille la nuit, il ne

§ Les objections que font les derniers écrivains contre cette opinion ne peuvent aller que contre l'abus que l'on fait du berceau, en berçant les enfans trop rudement, ce qui les ſecoue autant que des voyageurs dans une voiture de poſte.

ſera pas difficile d'y trouver un ſubſtitut, et d'ailleurs la mere ſemble machinalement ſe porter à agiter ſon enfant en le frappant ſur le dos et le balançant, ſoit qu'il lorme ſur ſon ſein ou dans ſes bras, toutes les fois qu'il paroit ſe réveiller prématurément, J'ajouterai ſeulement ſur ce ſujet, ce qui ne ſauroit être trop recommandé, que quelqu'éveillé que l'enfant ſoit pendant la nuit on ne peut lui faire plus de mal qu'en lui donnant quelqu'opiat, tel que le cordial de Godfrey, du ſyrop de pavots et autres ſomniferes, afin de le faire dormir, ce qui arrive toujours, parce que la nourrice y trouve ſon avantage, quoique cela ne ſoit aucunement néceſſaire à l'enfant. Ce ſeroit donc une bonne regle à introduire dans la Chambre des enfans, qu'il

y fut défendu de leur donner aucune eſpece de médecine, ſans une permiſſion expreſſe. Et à l'égard du défaut de ſommeil, ainſi que nous l'avons déjà obſervé dans un autre endroit, c'eſt ſeulement un ſimple ſymptôme qui devroit être traité ſuivant ſes cauſes, mais en général on peut dire que rien ne peut contribuer ſi ſûrement et ſi efficacement à leur procurer ce repos naturel que l'exercice que nous allons plus au long conſidérer ſous le chapitre ſuivant.

Mouvement et repos.

C'eſt ſeulement le premier de ces objets qui reclamera beaucoup de notre attention, attendu que les enfans doivent être rarement en repos, excepté dans le ſommeil ;

ſommeil ; et il eſt heureux pour eux que ce principe actif, dont la nature les a doués, ſoit ſi fort. L'exercice, comme l'air, eſt d'ailleurs d'une telle importance aux enfans qu'ils ne peuvent être véritablement heureux ſans cet exercice ; mais on doit ſeulement prendre garde qu'il ſoit proportionné à leur age. Le premier exercice, comme il a été déjà dit, conſiſte à frapper doucement ſur le dos de l'enfant après qu'il a mangé, à l'agiter et à le balancer doucement de haut en bas dans les bras, prenant ſoin de ne pas le balloter trop haut ; les enfans étant très ſuſceptibles de crainte, et cela pouvant les faire tomber en convulſions. Un autre exercice adapté à cet age tendre et du plus grand avantage, eſt de les frotter avec la main. Cela doit-

être

être fait par tout le corps, au moins deux fois par jour quand on habille l'enfant ou qu'on le deshabille, et on doit continuer le frotement pendant quelques minutes, attendu qu'il en est réjoui, ce qu'il montre constamment en étendant ses petits membres et les poussant contre la main, avec un rire expressif de la satisfaction qu'il éprouve. On peut répéter cet exercice toutes les fois qu'on le change de couches, en frottant les membres inférieurs et chaque partie qui se rencontre sous la main.

Quand les enfans sont plus vieux, on augmente l'exercice à proportion, et comme il a été observé, on ne doit jamais les porter sans les agiter, mais les bras qui les supportent, doivent toujours être en mouvemens, aussi longtems

longtems que la nourrice pourra le faire. Car nous avons remarqué que les enfans se plaisent dans un mouvement continuel, et cette activité leur est donnée par la nature pour les fins les plus sages, et ne doit être en aucune maniere contrariée. Et si je fais cette remarque, c'est que j'ai vu porter négligemment des enfans bien portants de maniere à ne leur procurer aucun exercice et à les empêcher de se donner eux-mêmes aucun mouvement, ce qu'un enfant vif s'efforcera toujours de faire. Et d'ailleurs, la maniere de porter un enfant est de plus d'importance qu'on ne l'imagine ordinairement; car l'enfant peut en contracter des habitudes qu'il n'abandonnera pas volontiers, et peut devenir rachitique lorsqu'il est mal tenu dans

les

les bras, auſſi bien que s'il reſte couché dans ſon berceau.

Quoique j'aye déjà beaucoup dit ſur cet article, je ne puis le finir ſans laiſſer échapper un avis ou deux, qui s'appliquent particulierement aux femmes, qui, outre les infirmités communes à l'autre ſexe, ont encore la tâche pénible de mettre des enfans au monde. C'eſt l'avantage de la claſſe inférieure que j'ai ici principalement en vue, quoique la précaution ne ſoit pas entierement inutile dans les autres. Un grand nombre d'accouchemens laborieux et fatals, dont j'ai été témoin, m'ont porté à regarder avec une eſpece d'horreur une petite fille nouée et contrefaite, dont la négligence ou l'ignorance de la mere et de la nourrice accumuleront ſur elle des ſouffrances

et

et des dangers qui se rencontrent déjà en assez grand nombre dans les accouchemens ordinaires, malgré tous les avantages de l'art et d'une bonne conformation.

C'est pourquoi, depuis l'age de deux ans, et même plutôt, doit-on y faire particulierement attention ; et, outre les précautions ordinaires, empêcher les filles de s'asseoir pendant des heures entieres sur un siege trop bas ; d'où il arrive que cet assemblage d'os appellé le pelvis et le bassin, est pressé entre les extrêmité inférieures, et la partie la plus basse de l'épine du dos vient à croitre contre l'ordre naturel. Les conséquences de ce changement de conformation ne peut manquer d'être la cause de beaucoup de douleurs et de dangers dans l'accouchement, et

devient

devient fatal également à la mere et à l'enfant.

Je ſais que dans la claſſe la plus pauvre on n'eſt pas toujours dans la ſituation de procurer aux enfans tout l'exercice dont ils ont beſoin ; cependant on doit leur en laiſſer prendre par eux-mêmes autant que poſſible, en les laiſſant ſe trainer ſur le plancher près d'une porte ou d'une fenêtre ouverte, au lieu de les obliger de reſter couchés ou de ſe tenir aſſis cloués dans une chaiſe.

On eſpere qu'il ne ſera pas néceſſaire de faire aucune apologie pour des remarques auſſi évidentes, puiſqu'on ne doit rien épargner lorſqu'il s'agit de prévenir les conſéquences qui ſont ici démontrées, et on ne ſauroit trop dire afin d'inculquer la bonne maniere de ſoigner les enfans,

et

et ſpécialement la néceſſité de l'exercice, ſi eſſentielle pour en aſſurer le ſuccès.

Il peut être à propos d'examiner ici, à quel âge on peut mettre les enfans ſur leurs pieds, point ſur lequel on differe conſidérablement ; mais je crois qu'il ne faut que ſuivre la nature dont le progrès eſt toujours graduel ; en l'imitant nous nous écarterions rarement de ſes intentions. Si nous examinons un enfant bien portant, il eſt, comme nous l'avons dit, toujours en mouvement. Auſſitôt qu'il acquerra de la force, il ſe ſupportera de lui-même, par le moyen de ſes mains et de ſes pieds, et ſe trainera partout où il pourra le faire ; par cet exercice il acquerra bientôt une augmentation de force ; et toutes les fois qu'on le tiendra

dans

dans les bras, et qu'il ſera débaraſſé du poids de ſes habillemens, au tems qu'on l'habille et le deſhabille, il fera naturellement ſes efforts pour ſe trainer le long du corps de ſa mere ou de ſa nourrice, et par cette maniere de mouvoir ſes membres, et par la façon dont il ſe tiendra dans leurs bras, il fera voir les progrès qu'il aura faits. Auſſitôt qu'il eſt aſſez fort, il aura bien vite acquis une connoiſſance ſuffiſante pour marcher de lui-même, et ne l'eſſayera jamais qu'il ne ſoit capable de le faire. On pourra alors en toute ſûreté, lui permettre de ſuivre ſon inclination, à moins que l'on ne craigne pour la droiture de ſes membres ; mais je crois que je puis défier qui que ce ſoit de produire un ſeul exemple que les jambes d'un enfant ſe ſeroient

roient courbées, pour l'avoir laiſſé marcher lorſqu'il étoit diſpoſé d'en faire l'eſſai. Le mal eſt que nous engageons les enfans à cet eſſai, par le moyen de liſieres, de chariots et autres inventions qui ne ſont calculées que pour aſſiſter des nourrices pareſſeuſes; ou, ce qui eſt réellement pitoyable, afin de laiſſer aux pauvres gens le tems de vaquer à leurs occupations, lorſqu'ils ſont obligés de travailler pour leur pain. Mais dans tous les autres cas, ces inventions ſont impardonnables et n'ont été miſes au jour que par la pareſſe ou l'ignorance qui produiſent les plus grands maux. Et alors, par forme d'excuſe, on demande à quel âge on peut eſſayer de mettre un enfant ſur ſes pieds, queſtion qui ne peut ſe réſoudre que de la maniere que je l'ai fait—laiſſons les enfans à

eux-mêmes, et ils feront eux-mêmes la réponſe quand il le faudra.

Il a été dit, cependant, par un écrivain ſenbſile, que les jambes des enfans ne ſe courbent point, en les mettant de trop bonne heure ſur leurs pieds, et il demande ſi les animaux ont les jambes croches, quoiqu'ils ſe tiennent debout dès le moment de leur naiſſance. Mais les cas ſont certainement bien differents; la nature a voulu que les quadrupedes et les oiſeaux vinſſent à ſe tenir de bonne heure ſur leurs pieds, et il étoit néceſſaire que cela fut ainſi. Ils ſont donc conformés en conſéquence, leurs os ayant aſſez de conſiſtance dès le moment de la naiſſance: mais ce n'eſt en aucune maniere le cas avec l'eſpece humaine, on ne peut donc en tirer aucun argument

ſans

ſans faire de grandes diſtinctions, en ayant égard à l'état et à la ſituation des enfans, ainſi que nous l'avons déjà remarqué.

J'ai été ſinguliérement charmé d'une remarque du docteur Buchan, ſur la néceſſité de procurer de l'exercice aux enfans des pauvres, que les perſonnes de cette deſcription n'ont pas le tems de leur donner. Le bon ſens et la philantropie qu'elle manifeſte, auſſi bien que le déſir d'en faire connoitre les particularités, feront, je me flatte, une apologie ſuffiſante pour la tranſcrire ici, attendu qu'elle s'applique parfaitement à mon ſujet. Et quoique je ne puiſſe me flatter, qu'à cette époque, le gouvernement, quelque bien diſpoſé qu'il ſoit, adoptera ſur ſa recommandation ou la mienne, le plan qu'il indique, il eſt néanmoins au

pouvoir des perſonnes de fortunes, ſoit à la ville ou à la compagne, de lui donner une influence conſidérable ; ſi particulierement on donnoit une récompenſe double pour les enfans qui jouiroient d'une bonne ſanté. Voici les mots du docteur ;

" Si on pouvoit intéreſſer les " pauvres à la préſervation de " leurs enfans, nous en perdrions " très peu. Un petit prémium " donné chaque année aux fa- " milles pauvres, pour chaque " enfant qu'ils auroient vivant " à la fin de l'année, ſauveroit " plus de vies que ſi tout le " revenu de la Couronne étoit " dépenſé à cet effet ſur les " hôpitaux. Cela feroit que les " pauvres regarderoient la fer- " tilité comme une bénédiction, " au lieu que pluſieurs la re- " gardent comme le plus grand

" malheur

" malheur qui puiſſe leur arri-
" ver", et je puis ajouter : envi. gent la mort de leurs enfans comme le plus grand bonheur.

Il y a très peu à dire ſur l'article du repos; les irrégularités ſur cet objet étant bien moins nombreuſes et importantes que ſur l'article de la veille. Il me ſuffira de les remarquer, lorſque l'on engage mal à propos les enfans à continuer en action quand ils ſe ſentent fatigués, et qu'on les tient hors du lit après une certaine heure. Les enfans en ſanté ne déſireront jamais de reſter en repos, quand ils n'en ſentiront pas le beſoin, encore moins de ſe coucher à une heure qui n'eſt pas de ſaiſon, mais on doit ſe reſſouvenir que de jeunes perſonnes ont beſoin de plus de ſommeil et d'être plus longtems dans une poſture horizontale que

les adultes ; car, quoiqu'ils ſe levent ordinairement plus à bonne-heure, ils vont ſe coucher proportionellement beaucoup plutôt, étant diſpoſés à dormir preſqu'auſſitôt qu'ils ſont tranquilles ; et cela leur eſt naturel et démontre combien l'exercice eſt avantageux.

Si je n'avois déjà beaucoup excédé les bornes que je m'étois propoſées, je pourrois dire quelque choſe ſur la maniere qui rend l'exercice ſi avantageux aux enfans. J'obſerverai, cependant, qu'il tend à pouſſer le ſang à traver les petits vaiſſeaux et à les déployer de la maniere que la nature le déſignoit, afin d'avancer la croiſſance de l'enfant, tandis qu'il préſerve le ſang dans un état convenable de fluidité, et promouvoit les ſécrétions et les excrétions, objets que nous nous propoſons de conſidérer.

Retention et excrétion.

Tout lecteur qui connoit la médecine ſera perſuadé que la ſanté dépend néceſſairement de la juſte proportion entre la nourriture que nous recevons journellement et les différentes ſecrétions du corps. Ces ſecrétions varieront ſuivant la diete, l'age et le genre particulier de vie de chaque individu. Les excrétions des enfans, la tranſpiration inſenſible exceptée, ſont principalement par les ſelles et les urines, mais cette derniere n'eſt pas ſujette à beaucoup de dérangements. On dira donc ſeulement que la rétention d'urine n'arrive principalement qu'après la naiſſance, et qu'on l'arrête ordinairement en appliquant une veſſie d'eau chaude ſur le ventre et en le frottant doucement avec un peu d'eau-de-

vie chaude ; ou un oignon et donnant un clyſtere, et ſi cela n'a pas l'effet déſiré, on met l'enfant, juſqu'à la poitrine, dans un vaiſſeau d'eau tiede et on lui donne un peu d'acthæa ou de thé de perſil adouci avec du miel, en y ajoutant quelques goutes d'eſprit d'æther nitreux, ce qui produira la guériſon dans le cours de quelques heures, à moins qu'il n'y ait mauvaiſe conformation des parties ; quoiqu'il ſe ſoit trouvé des cas où les enfans n'ont rendu aucune urine, l'eſpace de quatre jours, ſans beaucoup d'inconvéniens. Quelqu'uns des vieux écrivains ont auſſi parlé de l'incontinence d'urine provenant de la foibleſſe du ſphincter ou col de la veſſie, mais je n'ai jamais rencontré ſemblable cas dans l'état de l'enfance. Ils preſcrivent pour cette maladie l'agrimoine

moine et le myrthe et ordonnent des fomentations aſtringentes de vin rouge au ventre, au pirenée et aux lombes.

Mes obſervations ſont donc bornées aux boyaux qui demanderoient ici l'attention la plus ſcrupuleuſe, ſi je n'avois diſcuté dans la premiere partie de cet ouvrage tant d'objets qui y ſont relatifs. Il ſeroit donc inutile de dire autre choſe que de faire reſſouvenir les lecteurs, que les enfans ſont rarement pour longtems en ſanté, quand ils n'ont pas deux ou trois ſelles par jour. Quand ils en auroient d'avantage pendant les trois premiers mois, ſi l'enfant eſt au ſein, et que la nourrice aye bien du lait, il en profitera d'avantage, Ses ſelles doivent être déliées, jaunâtres, ſans motons ou matieres caillées, et doivent êtres rendues ſans

coliques. D'un autre côté ſi l'enfant n'eſt pas élevé au ſein, le danger ſe trouve généralement dans l'autre extrême, les enfans étant diſpoſés à avoir des devoimens avec coliques, cauſés par la nature acide et ſouvent indigeſte de leur nourriture, principalement ſi on les éleve à la cuillere. Les enfans requierent donc l'attention la plus vigilante, quand leurs boyaux ſont relachés ; et on doit leur changer de nourriture, ainſi qu'il eſt preſcrit ſous le titre du dévoiment.

Des paſſions de l'eſprit.

Dernier article au nombre de ceux que l'on nomme *non-naturels* et ſur lequel je ſerai bref, les enfans ayant le bonheur d'en être peu affectés. Cet article ne les regarde donc que quant à leur maniere

maniere d'exprimer ces paſſions, et principalement lorſqu'ils rient ou qu'ils crient. Si le rire dans les enfans eſt retenu trop longtems ou qu'il ſoit trop violent, il peut occaſioner le hocquet, et peut, dit-on, les jetter dans les convulſions. Les cris ſont certainement plus dangéreux, en ce qu'ils occaſionnent ſouvent des convulſions ou la rupture ; et on doit prendre garde à tous excès, ſoit dans un cas ou dans l'autre. Les cris modérés, et qui ne ſont pas trop fréquents, ne ſont pas cependant allarmans ; et d'ailleurs une variété de conſidérations me portent à croire que cette expreſſion de paſſions dans les enfans eſt non ſeulement beaucoup moins malfaiſante en elle-même qu'on ne le croit généralement, mais qu'elle eſt à certains égards ſalutaire. Nous

ſavons

ſavons que les premiers cris des enfans ſont de cette eſpece et qu'ils ne ſortent du paroxiſme de quelques maladies (comme nous l'avons mentionné à l'egard de la croupe) que par un effort de ce genre. Il eſt auſſi évident que la ſanté dépend beaucoup de la libre circulation du ſang à travers les poumons, et de leur extenſion qui réſulte de la dilatation des vaiſſeaux bronchiques ou vaiſſeaux d'air qui les traverſent. Mais, comme les enfans ſont incapables de ſe donner aucun exercice, ni même de recevoir celui qui tend à opérer un tel effet, j'ai regardé les cris comme un effort que la nature a ſagement ſubſtitué à la place de cet exercice. J'ai toujours conçu que ce qui eſt réellement naturel eſt toujours raiſonable, quoiqu'on puiſſe abuſer de toute choſe, et excéder les

dictées les plus ſages de la nature. Je ſuis cependant perſuadé qu'en appaiſant les enfans par des moyens impropres et particuliere-ment en les étouffant de nourri-rure, lorſqu'ils n'ont pas faim, (uſage contre lequel on s'eſt tant écrié) occaſionnera beaucoup plus de mal dans des milliers d'in-ſtances, qu'il n'en peut réſulter par les efforts de crier. Mais une nourrice qui peut de ſang froid entendre un enfant crier, ſans chercher à l'appaiſer par tous les moyens convenables, eſt un monſtre ſous la figure humaine, incapable d'être chargée du ſoin d'aucun être animal, encore moins d'une créature tendre et ſans défenſe, dont le ſeul langage, pour exprimer ſes beſoins ou ſes ſouffrances, eſt celui des pleurs.

Je ne puis m'empêcher d'abuſer du tems du lecteur, en faiſant encore

encore une apologie pour avoir pesé si longtems sur cet article, aussi bien que sur plusieurs autres ; mon motif a été le desir d'instruire, quoiqu'en plusieurs occasions, au risque de déplaire. Et quant à mes belles lectrices qui me feront l'honneur de consulter cet ouvrage, j'ai tâché de diminuer leurs craintes quand elles m'ont paru inutiles, et toutes les fois que je n'ai pu leur offrir d'autres remédes.

Je conclurai par observer que, quoique les passions concernent très peu le enfans, elles regardent très essentiellement la nourrice qui doit chercher à conserver en tout tems, ses esprits aussi calmes que possible, et doit être extrêmement soigneuse de ne pas mettre l'enfant à son sein lorsqu'elle est sous l'influence de quelque passion violente, de quelqu'espece

qu'eſpece qu'elle puiſſe être. Et je me croirai bien récompenſé du trouble que j'ai pris, ſi cet avis, et les autres que j'ai donnés, contribuent à affoiblir les dangers de l'enfance et la fatalité malheureuſe qui l'environne, et diminuent l'anxiété de la tendre mere, qui après avoir mis au monde avec douleur ſon précieux fardeau, ſe trouve accablée de nouvelles angoiſes lorſqu'il lui eſt enlevé par une mort prématurée; événement que l'art et le bon ſoin peuvent prévenir, comme l'expérience me garantit de le dire : alors la tendre mere aura moins d'occaſions de ſe lamenter, tandis que ſes jeunes enfans acquerront et la croiſſance et la ſanté.

FIN.

RECETTE POUR QUELQUES POUDINGS.

Pouding au pain bouilli.

Faites bouillir du pain blanc et du lait, laiſſez refroidir et battez dedans quatre œufs dont vous aurez laiſſé deux blancs. Mettez le tout dans un vaiſſeau de demie chopine que vous aurez frotté de beurre, enſuite mouillez le linge qui enveloppera le pouding et ſoupoudrez de fleur la partie qui couvre le vaiſſeau. Attachez le linge bien ſerré, et mettez le dans une ſaſſepane, avec l'eau bouillante et laiſſez bouillir une demie heure, le ſoulevant de tems en tems, afin qu'il ne s'attache pas à la ſaſſepane. On retire enſuite le pouding que l'on met ſur un plat avec un peu de ſucre deſſus.

Si c'eſt pour un enfant, deux œufs ſuffiſent, en laiſſant un blanc. Si l'enfant eſt reſſeré,

l'addition de quelques raiſins de Corinthe ſera très convenable.

Pouding au vermicelle.

Mettez autant de vermicelle que vous croirez ſuffiſant pour épaiſſir le lait qui doit remplir votre vaiſſeau. Quand le tout eſt bouilli, frottez de beurre le vaiſſeau dans lequel vous le verſerez. Mettez le enſuite au four juſqu'à ce qu'il ſoit cuit. Le four ne doit pas être trop chaud, et une demie heure de cuiſſon doit ſuffire.

Pouding au ris.

Prenez du ris que vous laverez bien, et faites le bouiller dans un peu d'eau juſqu'à ce qu'il s'amolliſſe. Egoutez le juſqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau dedans. Mettez enſuite autant de lait qu'il ſera néceſſaire pour le pouding que vous déſirez faire. Laiſſez bouillir juſqu'à la conſiſtance d'une gelée, et enſuite

mettez dans un plat que vous aurez frotté de beurre, et melez dans le pouding un peu de ſucre, et vous le ferez cuire au four qui ne ſera pas trop chaup. Deux cuillerées de ris ſuffiſent pour une pinte de lait bouilli. On peut, ſi l'on veut, y ajouter quelques raiſins de Corinthe, principalement quand un enfant eſt reſſeré.

Pouding aux pommes.

Faites une pâte légere avec une petite quantité de bon beurre. Roulez la pâte bien mince. Pelez quelques pommes, et ſi elles ſont dures, vous les ferez étuver. Enſuite on les laiſſera refroidir un peu et on les enveloppera dans la pâte. Si on étuve les pommes, une demie heure ſuffira pour bouillir le pouding ; ſi au contraire les pommes ne ſont point étuvées, il faudra une heure.